



MEMOIRES
DU
MARQUIS DE ***
TOME II.

M E M O I R E S

D U

M A R Q U I S D E

T O M E I I .

MEMOIRES

ET

AVANTURES

D'UN HOMME

DE QUALITÉ,

Qui s'est retiré du monde.

TOME SECONDE.



Suivant la Copie de PARIS,

Chés EMANUEL TOURNEISEN,

M DCC LXVI.

MEMOIRES

ET

AVANTAGES

D'UN HOMME

DE QUALITE

Qui s'est retiré du monde.

TOME SECONDE.

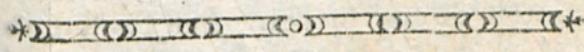
PAR M. DE LA ROCHE JAUCOURT

M D C C L V I





MEMOIRES
DU
MARQUIS DE ***



LIVRE QUATRIÈME.

Que mes premières réflexions furent tristes dans cette douloureuse situation ! Je demurai quelque tems immobile, les bras pendans, & les yeux attachés contre terre ; mon esprit distraït par la multitude de ces maux, ne pouvoit s'arrêter deux instans au même objet. Le passé ne m'offrit que des souvenirs affligeans, l'avenir des obscurités capables de m'épouvanter, & le présent quelque chose encore de plus déplorable, puisque c'étoit le point de vûe, où tous mes malheurs se réunissoient en-

Tome II.

A

semble.

semble. Je passai la moitié de la nuit dans ce triste état. La perte de tout ce que j'avois eu de plus cher, de mes parens, de mes amis, de mes biens, de ma liberté; tant de douleurs, que je n'avois senti jusqu'alors que successivement, se renouvelèrent tout à la fois dans mon cœur; je serois tombé par terre infailliblement, si je n'eusse trouvé un mauvais lit pour me servir d'appui.

Pendant que j'étois dans cet horrible trouble, l'entendis ouvrir la porte de ma prison. C'étoit un domestique qui m'apportoit de quoi souper. J'en fus surpris, car il étoit fort tard & tout au moins minuit. J'entendois si peu la langue Allemande que ce domestique me parla, que je ne pus lui demander ce qui m'attiroit cette marque de compassion. Je pris quelque chose, pour me remettre de l'épuisement où j'étois. Le domestique ou plutôt l'esclave me quitta en me montrant sa tête & son cœur, ce que j'interprétois comme une exhortation à prendre courage. Je retombai dans mes réflexions: mais après m'être encore affligé long-tems sur le miserable état de ma fortune, il me vint à l'esprit quelques idées de Religion. Elles servirent à me rendre un peu plus tranquile. Je m'endormis en offrant à Dieu mes peines,
& c.

& en lui demandant la force de les supporter.

Elles se renouvelèrent pourtant le lendemain à mon reveil ; j'eus recours au même remède. Dans toute ma vie j'ai éprouvé que rien n'a tant de force pour soutenir un cœur, & pour le rendre supérieur même à la fortune. J'avois dans mes poches trois livres que j'ai toujours aimés, & que j'aimois encore plus alors, parce qu'ils étoient nouveaux ; le Telemaque de M. de Fenelon, les Caractères de la Bruyere, & un tome des Tragédies de Racine. Je pris le Telemaque, où je me souvenois d'avoir lu quelque chose qui regardoit l'esclavage. Je trouvai effectivement, que M. de Fenelon faisant conduire son héros en Egypte, le représente dans l'état où je me trouvois, c'est-à-dire, assujetti à des maîtres durs & barbares. Je fus enchanté de la morale que cet illustre Prélat met dans la bouche de Thermosiris, & de Mentor qui étoit esclave de son côté ; & de l'impression que leurs discours pleins de vérité & de sagesse faisoient sur le cœur du jeune Telemaque. Elles en firent aussi sur le mien ; & si la fortune me réduisoit aux mêmes abaiffemens, je résolus d'imiter sa conduite. Une partie de la matinée s'étant passée dans ces réflexions, on ouvrit

ma porte sur le dix heures. C'étoit le même esclave qui me prit par la main, & me conduisit au travers d'une cour & de quelques appartemens, dans une chambre où je reconnus Elid-Ibezu. Il avoit l'air plus doux & plus humain que le jour du combat. La tranquillité où il étoit & son changement d'habit m'y fit trouver apparemment cette différence; je le saluai en m'approchant. Comme l'esclave lui avoit dit la veille, que j'ignorois la langue Allemande, il s'étoit douté que j'étois François, & il avoit fait venir chés lui un Grec, qui parloit passablement nôtre langue, & qui commença à m'interroger sur le lieu de ma naissance & sur ma condition. Je répondis avec toute la franchise de Telemaque, que j'étois François & homme de Condition. Le Grec rendoit compte de mes réponses à Elid-Ibezu, qui lui dictoit de nouvelles questions. Il me demanda, si je ne savois point d'autre langue que le François. Je lui dis, que je savois le Latin & l'Italien. Cette réponse charma Elid-Ibezu, qui savoit lui-même l'Italien. Il me dit aussi-tôt en cette langue, que nous n'avions plus besoin d'Interpréte pour nous entretenir ensemble. Il y a long-tems, ajouta-t-il, que je souhaitois d'avoir un esclave Chrétien. Si vous êtes honnête

honnête homme, & que vous vouliez prendre quelque attachement pour moi, votre condition ne sera point à plaindre. Il voulut favoir mon nom, mon âge, ma condition & le lieu de ma naissance. Je le fatifis fans déguisement. Il me prit par la main, & me dit: Je vous assure, Chrétien, que si vous êtes sage & fidèle, vous ne vous repentirez pas d'être tombé sous ma puissance. Je vous aime déjà. Je veux vous envoïer à Andriano-ple, en attendant la fin de la guerre, chés un frère que j'ai dans cette ville. Je vous prendrai là à mon retour, pour nous rendre ensemble à Amasie, où je fais ma demeure; ne vous affligez pas, vous serez content de moi. Il ordonna qu'on eût soin de me bien traiter, & qu'on ne me laissât manquer de rien.

Cette politesse & cette bonté me surprit dans un Turc. J'avois de cette nation les idées qu'on en a communément c'est-à-dire, que je les regardois comme les plus barbares & les plus impitoïables de tous les hommes. J'ai reconnu encore mieux dans la suite la fausseté de cette opinion. Il y a de l'esprit, des sentimens, & même du savoir vivre chés les Turcs, comme dans toutes les autres nations. Les usages à la vérité y sont differens des nôtres, mais chaque pais

n'a-t-il pas les siens ? quelles raisons avo- nous de mépriser les coùtumes & les manières de vivre des Turcs, qu'ils n'aient pas de se mocquer des nôtres ? Nous les traitons de barbares ; ils nous donnent le même nom. En général, ce n'est point par les dehors, qui dépendent du tems, du climat, des lieux, qu'il faut juger du mérite d'une nation ; c'est par le fond du caractère, par les sentimens d'humanité, de bonté, & de droiture qui y régnernt communément ; en quoi j'ose dire, que les Turcs n'ont rien d'inférieur aux principaux peuples de l'Europe.

Je fus reconduit dans la chambre qui me servoit de prison. On m'y fournissoit abondamment le nécessaire. Il se passoit peu de jours, sans qu'Elid-Ibezu me fit venir pour s'entretenir quelques heures avec moi. Je découvris en lui, non-seulement un riche naturel, mais un esprit excellent, auquel il ne manquoit qu'un peu de culture. Puisque mon mauvais sort me réduisoit à l'esclavage, je regardai comme une faveur du Ciel d'être tombé dans de si bonnes mains, & je me fis une étude de mériter l'estime & la confiance de mon patron. J'y réussis si bien, qu'en me faisant partir pour Andri- nople avec le Beglirbey de Bulgarie, qui étoit de ses amis & qui se chargea de

me conduire, il me fit connoître qu'il se séparoit de moi avec regret, & qu'il me rejoindroit avec plaisir. Il changea mon nom en celui de Salem, qui signifie à peu près en langue Turque ce que mon nom de famille signifie en François. La route de Sophie à Andrianople me parut longue, parce qu'elle fut pénible. Quoique le Beglirbey me fit traiter assés doucement à la recommandation d'Elid-Ibezu, j'étois cependant lié sur une espèce de chariot couvert, où je passois la nuit comme le jour. Toute ma consolation étoit dans mes livres, que j'avois continuellement à la main. L'attention avec laquelle je lisois, m'attira du respect des muletiers & autres conducteurs de l'équipage, qui me prirent pour quelque Docteur de ma Loi. Enfin nous arrivâmes à Andrianople. Les Turcs l'appellent Endrene. Cette ville me parut grande & peuplée. Les ruës, par lesquelles on me fit passer, étoient bordées de palais & de maisons magnifiques. Celle du frère d'Elid-Ibezu n'étoit pas la moins belle. Ce Turc, qui se nommoit Mamelic, me reçut d'une manière qui me fit mal augurer du tems que j'avois à passer chés lui. On me dépouilla, par son ordre, de mes habits que j'avois conservé jusqu'alors, pour m'en donner un fort grossier, tel

que le portent les esclaves ; mais ce n'est pas à quoi je fus le plus sensible. J'avouë ma foiblesse : la perte de mes beaux cheveux , qu'il falut me laisser couper , me toucha presque jusqu'aux larmes. Malgré un début si rude , je ne fus point employé , comme je le craignois , aux offices les plus vils & les plus humilians. On me donna le soin d'entretenir la propreté des salles & des meubles. Je m'acquittai si exactement de cet emploi , que je n'entendis jamais faire la moindre plainte de mes services. Le Chef des esclaves étoit néanmoins un homme dur & violent , qui visitoit souvent les meubles , & qui ne m'auroit pas pardonné la plus légère faute

Jamais Mamelic ne m'honora d'un mot ni d'un regard. Ce Turc étoit aussi fier que son frère l'étoit peu , quoique celui-ci eut un emploi distingué dans l'armée Ottomane , & que l'autre ne fut qu'un négociant , qui avoit amassé des richesses immenses par le commerce. La nécessité de m'expliquer , & d'entendre les ordres qu'on me donnoit , me fit apprendre en peu de tems la langue Turque ; elle me devint aussi familière que ma langue naturelle ; Elid-Ibezu en fut surpris lorsqu'il vint à Andrianople quelques années après. Il m'arriva dans cet intervalle
deux

deux aventures qui méritent d'être rapportées.

Il y avoit dans la maison de Mamelic une vieille esclave Georgienne, qui étoit assés considérée, parce qu'elle avoit un des principaux offices: c'étoit de prendre soin des habits & du linge. Cette femme avoit pour le moins cinquante ans. Cependant comme son emploi étoit propre & qu'il n'avoit rien de fatigant, elle s'entretenoit dans une fraîcheur & un embonpoint qui la faisoient paroître plus jeune. Mon office me donnoit quelque relation avec elle, parce qu'il faloit lui porter les meubles qui avoient besoin de réparation. Je lui parlois toujours civilement. Elle prit goût à mes manières & à ma personne, & je m'apperçus bientôt qu'elle me regardoit d'un autre œil que le commun des esclaves. Mon cœur n'avoit point encore senti de passion tendre, & l'on juge bien qu'un pareil objet n'étoit pas capable de m'en inspirer. Je fis semblant de ne pas remarquer les sentimens qu'elle avoit pour moi, & je faisois mon devoir à l'ordinaire. Cependant comme elle étoit bonne & aimée dans la maison, j'imitois les autres esclaves qui lui offroient de petits présens dans certaines occasions; mais je n'en faisois pas plus qu'un autre. Ma dureté

la touchoit vivement. Elle en vint jusqu'à faire pour moi ma besogne ; j'étois surpris le matin en allant visiter les salles , de trouver tous les meubles bien frottés & dans l'ordre. Cette amoureuse persévérance commença à m'inquiéter. Je craignis qu'elle ne fût remarquée de quelque jaloux , qui en eût pu prendre occasion de me rendre de mauvais offices auprès de Mamelic. Cette pensée me porta à me lever plus matin , pour prévenir Timec (c'étoit le nom de l'esclave) ; de sorte que trouvant mon ouvrage fait , elle comprit bien que je refusois ses soins. Je devenois même plus rêveur , & j'évitois de jeter les yeux sur elle. Quand elle vit cela , sa tendresse ne lui permit plus de garder de mesures. Un jour qu'il faisoit une extrême chaleur , & que tout le monde étoit à reposer sur le midi , je me retirai dans une allée sombre du jardin pour y prendre aussi un peu de repos. Timec qui m'observoit me suivit quelques momens après ; j'étois déjà endormi. Cette tendre esclave n'eut garde de troubler mon sommeil : elle s'assit sur l'herbe dans une allée voisine , où elle demeura deux heures entières en attendant mon reveil. Comme elle n'étoit point accoutumée à venir au jardin , j'eus quelque surprise en l'apercevant. Elle s'appro-

s'approcha d'un air timide : j'allai au-devant d'elle : Cruël Salem, me dit-elle tendrement, me laisserez-vous mourir sans pitié ? Je ne vous demande que de souffrir mon amour, & vous avez la dureté de me refuser. Que vous ai-je fait pour me haïr ? Tournez du moins vos regards sur moi. Ces paroles, & le ton dont elle les prononça, m'émtirent jusqu'au fond du cœur. Je n'eus pas la force de résister à des prières si tendres, & je lui promis d'être plus sensible à son affection.

Ainsi Timec en quelque sorte eut les prémices de mon amour. Elle étoit au comble de la joie. Je lui devins si cher, que la moindre langueur qui paroïssoit sur mon visage la jettoit dans de mortelles allarmes. Toute la maison s'en aperçut, & l'on ne tarda guères à porter cette nouvelle à Mamelic, qui n'en fit que rire. Timec exigeoit de moi de tems en tems le tribut, dont elle me croïoit redevable à sa passion. Il sembloit qu'elle étudiât tous les endroits où je pouvois me trouver seul, & je l'y rencontrais toujours. J'avois pour ses empressemens une reconnoissance qui me tenoit lieu d'amour, car elle ne m'apprit point à aimer; si je souffrois ses caresses, c'est qu'il est impossible de haïr une personne dont on est excessivement aimé.

La seconde aventure que j'eus à Andri-
nople, est d'un autre genre. Elle faillit
à me coûter la vie. J'étois allé chés un
marchand acheter de la cire pour mon
travail. Je trouvai dans la boutique un
homme que je pris pour un Turc, parce
qu'il en avoit l'habit. Il m'envisagea, &
croiant reconnoître à mon air que j'étois
François, il me demanda en nôtre lan-
gue s'il se trompoit dans sa conjecture.
Surpris moi même de ce que j'entendois,
je lui marquai une joie extrême de ren-
contrer une personne de mon país, &
je le priai de me dire, s'il demouroit à
Andrianople. Nous eumes une conver-
sation fort longue & pleine d'amitié. En
jettant les yeux sur mon habillement, il
me dit: Mais quoi: vous êtes esclave;
il me fâche de vous voir dans ce triste
état. Croiez-moi, mettez-vous à vôtre
aise, & faites ce que j'ai fait; vous le
pouvez aisément, & je vous en donne-
rai le moïen. Je ne souhaite que cela,
lui repartis-je; mais quel moïen pou-
vez vous me donner? Faites vous Turc
comme moi, reprit-il. Cette proposition
me fit frémir depuis les pieds jusqu'à la
tête. Elle m'irrita jusqu'au point d'être
prêt à le dévisager. Allez infame, lui
dis-je, détestable renégat, portez vos
conseils à ceux qui ont l'ame aussi lâche
& aussi

& aussi perfide que vous. Je l'accablai de quantité d'autres injures; mais comme je voulois fortir, ce traître m'arrêta au collet & appelle les voisins à son aide, en criant, que j'avois blasphémé contre le Prophète Mohomet. Je fus environné à l'instant d'une nombreuse canaille; qui me traina devant le Juge, qu'ils appellent Cadis; & mon accusateur, que mes sanglans reproches avoient mis dans une fureur étrange, vint déposer que n'ayant proposé de me rendre bon Musulman, j'avois vomi des blasphèmes contre la sainte Religion de Mahomet & des injures contre lui. Le crime fut jugé très-horrible, & comme j'en faisois l'aveu par mon silence, le Cadis m'envoia en prison pour recevoir bientôt ma sentence.

Cependant la maison de Mamelic n'étant pas bien éloignée de celle du Juge, il entendit parler de mon malheur. Comme son frère Elid-Ibezu m'avoit fort recommandé à lui, il prit la peine de se rendre lui-même chés le Cadis, & s'étant fait raconter tout ce qui m'étoit arrivé, il demanda la liberté de me voir dans la prison. Je fus surpris de l'y voir entrer dans un tems, où je n'attendois plus que la mort; Qu'as-tu fait, me dit-il, malheureux Salem? Tu as osé parler contre le saint Envoié de Dieu. Quel bras

fera affés fort pour te délivrer du supplice ! Je lui rapportai exactement de quelle manière la chose s'étoit passée, & je lui jurai que je n'avois pas parlé de Mahomet. Mon recit parut lui donner de la joie ; il me fit assûrer la même chose deux ou trois fois, & me quitta sans ajouter rien davantage. Une heure après on m'ouvrit la porte de la prison, & l'on me renvoïa libre. Je puis dire, que la présence de la mort ne me donna pas la moindre crainte. Au contraire, je regardois comme un bonheur de la souffrir pour une si belle cause. J'offrois à Dieu le sacrifice de ma vie, avec une tranquillité & une satisfaction qui ne pouvoient venir que de lui.

Mamelic me voïant rentrer dans la maison, me fit une réprimande sevére de mon indiscretion. Il me dit, que je méritois de périr, & que sans l'amitié que son frère avoit pour moi, il m'auroit laissé entre les mains de la Justice.

Mon Patron Elid-Ibezu revint enfin de la guerre. On donna de grandes marques de réjouissance à son arrivée. Il demanda des nouvelles de son esclave Salem, & Mamelic me fit paroître devant lui. Je le saluai en langage Turc. Il en marqua de l'étonnement & de la joie ; mais il ne fut pas content de me voir vêtu
comme

comme les autres esclaves. Mamelic qui le respectoit beaucoup, s'excusa sur ce qu'il ne lui avoit point assés expliqué la manière, dont il vouloit que je fusse traité. Elid-Ibezu me fit faire dès le lendemain un habit fort propre, & qui servit à relever un peu ma figure. La passion de Timec s'accrut encore, en me voiant dans ce nouvel équipage. Elle ne pouvoit se lasser de me regarder. Mais aiant appris que je devois quitter hientôt Andriano-ple pour suivre Elid-Ibezu, elle se livra à une tristesse mortelle. Elle fut se jeter aux pieds de Mamelic, & le conjura, pour toute récompense de ses fidèles services, de m'obtenir pour son esclave d'Elid-Ibezu, & de lui permettre de m'épouser. Mamelic en parla à son frère, mais inutilement. Lorsque Timec sût qu'elle n'avoit rien à esperer de ce côté-là, elle changea de batterie. Ce fut à Elid-Ibezu qu'elle s'adressa, pour l'engager à la demander à Mamelic. Elid-Ibezu eut la bonté de me consulter là-dessus. Je lui fis le récit de toutes les obligations que j'avois à Timec; & comme la reconnaissance me faisoit parler avec assés de feu, il s'imagina que je l'aimois plus que je n'osois l'avouer. C'en fut assés pour le déterminer à la demander à son frère: il l'obtint sans difficulté.

La

La pauvre Timec ne se possédoit pas dans la joie qu'elle eut, d'être assurée que je ne l'abandonnerois point. Je ne puis cacher, que j'en ressentis moi-même quelque satisfaction. Ce n'est pas que ma conscience ne me reprochât le commerce que j'entretenois avec elle; mais cette pauvre créature avoit pour moi une tendresse si incroyable, que je ne pouvois me défendre de quelque attachement pour elle.

Il ne fut pas besoin que je songeasse à faire mes préparatifs pour le voiage d'Amasie; Timec y pensa pour elle & pour moi. Nous quittâmes Andrianople au commencement de la belle saison, & nous fîmes la route agréablement. Depuis le moment de nôtre départ, je ne sentis plus la rigueur de l'esclavage. Toute la suite d'Elid Ibezu étonnée des égards & de l'attention qu'il marquoit pour moi, ne me regardoit plus sur le pied d'un esclave. J'étois à cheval comme lui, & presque toujours à côté du sien, où je tâchois de le défennuier par mes discours. Il paroïssoit écouter avec plaisir tout ce que je lui racontois des affaires de l'Europe, de la situation du Roïaume de France, & du caractère de ses peuples. Mais où je remarquois mieux le tour de son esprit, c'est lorsque je lui parlois de morale,

rale, & des sciences diverses, que j'avois appris de mes maitres ou par mes lectures. Il avoit une attention qui me donnoit des apparences de me l'attacher encore davantage, lorsque je pourrois lui parler plus tranquillement après le voiage. Quelquefois il admiroit l'adresse & la bonne grace avec laquelle je pouffois mon cheval. Les Turcs sont fort ignorans dans ces sortes d'exercices. Il me faisoit mille questions sur la manière dont on dompte les chevaux, pour les rendre propres au manége, sur l'habileté des Ecuïers François, & sur le soin avec lequel on forme en France la jeune Noblesse aux exercices de l'Academie. J'étois étonné moi-même de la complaisance avec laquelle il m'écoutoit, & je ne pouvois la regarder autrement, que comme un effet naturel de symphonie, qui agissoit sur mon cœur autant que sur le sien; car je n'avois jamais eu pour lui les répugnances, qu'un esclave sent pour un maitre dont sa vie dépend, & qui peut au premier signe lui faire essuier les traitemens les plus cruels.

Nous ne découvrimes Amasie, qu'après être arrivés au sommet des montagnes qui l'environnent. Cette ville est la capitale de la Province du même nom. Elle est grande, riche & fort peuplée: sa situation

tuation me parut charmante. Elle est au milieu d'une plaine de dix lieues de long & large de quatre, entourée d'une chaîne de montagnes, qui la défendent des vents du Nord & du Midi. La rivière de Cafalmach coule dans la plaine, & passe au travers de la ville, où elle procure mille commodités. L'air y est toujours serein; l'on n'y connoit point l'hyver. Les maisons y sont de la structure ordinaire chés les Turcs, c'est-à-dire de bois peinturé, ce qui les rend fort brillantes: Elles ont presque toutes un grand jardin, orné d'allées d'arbres, de petits bois, & de parterres. Celle de Abd Ibezu, qui étoit un des principaux de la ville, après le Gouverneur de la Province, ou le Beglirbey, ne manquoit d'aucun de ces ornemens. Il fut reçu de ces amis, de ses femmes, de ses enfans, & de ses esclaves avec des transports de joie; car cet homme aimable étoit chéri de tout le monde.

La première chose qu'il fit en ma faveur, fut de me donner l'intendance de ses écuries & de ses jardins. Comme je l'en remerciois, Salem, me dit - il, tu vois que l'abondance régné dans ma maison. Le Grand Prophète a récompensé ma droiture, ma douceur, & mes aumônes. J'ai des richesses, de belles femmes,

mes, & d'aimables enfans. Oublie la France & l'Europe : tu feras heureux avec moi. Je lui témoignai ma gratitude & mon attachement d'une manière qui lui plut. Chaque jour augmentoit son amitié pour moi : je m'accoutumai ainsi doucement à l'esclavage.

Mon patron régaloit souvent le Beglirbey & les plus illustres Turcs d'Amalie. J'avois soin dans ces occasions d'inventer quelque divertissement dans le goût François, qui les surprenoit toujours agréablement par sa nouveauté. Cela me fit connoître du Beglirbey, il voulut m'entretenir, sur les éloges qu'Elid-Ibezu lui fit de moi; & lui aiant entendu louer sur tout mon adresse à mener un cheval, il eut la curiosité d'en vouloir faire l'épreuve. Toute la compagnie se rendit aux écuries : je les faisois entretenir avec une propreté dont ils furent charmés. Elid-Ibezu m'avoit laissé un empire absolu sur ses pale-freniers & sur ses chevaux. J'en avois acheté quelques-uns, qui étoient d'une beauté admirable, & je les avois dressé moi-même. Le Gouverneur fut si content du manège que je leur fis faire en sa présence, qu'il pria Elid-Ibezu de permettre qu'il en envoiât deux des siens dans ses écuries, pour être formés par mes soins. Ma réputation ne se borna
point

point là. L'inclination que j'avois pour la Musique, & l'envie de mériter de plus en plus les bonnes graces de mon patron, me firent faire tant de recherches dans Amasie, que je découvris enfin un Theorbe; je l'obtins à bon marché d'un Juif Armenien à qui il appartenoit. Je le mis en bon état; & dès la première fois qu'Elid-Ibezu traita ses amis, je leur donnai un plaisir qu'ils n'avoient jamais eu. Leur surprise fut extrême d'entendre le son de cet instrument que je touchois fort bien, & avec lequel j'accordois ma voix qui est fort douce. Mon patron charmé de cette galanterie, me fit entrer dans la salle du festin; & par une faveur inouïe chés les Turcs, il m'embrassa tendrement en présence de tous les conviés. Lorsqu'il fut libre, il me prit en particulier, & me dit: Cher Salem, tu m'es plus précieux que toutes mes richesses. J'ai dessein de faire pour toi ce que tu n'oserois esperer. Ne t'oppose point à ton bonheur: je ne te demande qu'une chose pour en être digne, c'est de reconnoître la Loi de nôtre saint Prophète.

Si je vous suis aussi cher que vous le dites, lui répondis-je, comment pouvez-vous me faire une proposition qui m'afflige? Je suis né Chrétien, vous le savez,
c'est

c'est un avantage que je ne perdrai qu'avec la vie. Je ne vous condamne point de regarder Mahomet comme un Prophète; je sai quelle est la force de la coutume & des préjugés de l'éducation: mais si vous êtes attaché à votre Religion, parce que vous la croiez bonne, songez que les raisons, qui m'attachent à la mienne, me paroissent aussi fortes, & par conséquent, que ma fermeté ne doit point céder à la vôtre. Je sai que vous avez trop d'amitié pour moi pour me donner la mort, mais je la souffrirois mille fois plutôt que de trahir la Religion de mes pères.

Cette réponse, que je fis avec modération, pour ne point irriter Elid-Ibezu, ne laissa pas de le chagriner beaucoup. Il me quitta sans dire mot. J'en eus de l'inquiétude pendant toute la nuit: cependant il me fit appeller de grand matin, & me tint ce discours: Salem, je voulois te rendre heureux, & tu n'y consens pas. L'amitié que je te porte ne me permet pas de m'en offenser: mais tu sentiras peut-être quelque jour le prix des biens que tu refuses, & tu regretteras de t'en être privé par obstination. J'avois deux desseins: l'un étoit de te charger de l'éducation de mon fils Amulem, & l'autre de te faire épouser Selima

la plus chère de mes filles. Ton zèle inconsidéré pour ta Religion ne me permet plus d'y songer, ce seroit attirer sur moi l'indignation du saint Envoïé de Dieu: je veux pourtant continuer à te donner des marques de ma confiance. Tu iras tous les jours une fois au quartier de mes femmes pour apprendre la Musique & le Theorbe à Amulen & à mes trois filles. Je me repose sur ton zèle & sur ta sagesse; va commencer dès ce moment. Il me donna une de ses bagues, qui étoit la marque à laquelle ses Eunuques devoient m'ouvrir la porte de son Serrail.

Je n'avois jamais vû ses femmes ni ses filles, qui étoient toujours renfermées à la mode des Turcs, ni même son fils, qui étoit élevé dans le quartier des femmes. Je n'avois jamais approché de ce quartier, de peur de me rendre suspect, parce que je connoissois la délicatesse des Orientaux sur cet article. Je me préparai sur le champ à cette première visite, en me mettant plus proprement qu'à l'ordinaire, & je pris mon Theorbe. Les Eunuques m'ouvrirent sans difficulté, en reconnoissant la marque de leur maître. Ils avertirent aussi-tôt les Dames de mon arrivée. Elles m'attendoient avec impatience, parce qu'Elid-Ibezu les avoit prévénus.

venuës Après les avoir faluées, je jouai quelques airs dont elles parurent satisfaites. Une des Dames appella par leur nom, Amulem, Selima, & les deux autres Demoiselles, qui devoient être mes écolieres. A ce nom de Selima, que j'avois déjà entendu de la bouche de mon patron, je levai les yeux. Je vis dans Selima une des plus charmantes personnes, qui aient jamais été sur la terre. Elle s'avança en me regardant, avec son frère & les deux sœurs. Ils avoient tous quatre quelque chose d'aimable & de prévenant; mais au premier coup d'œil Selima avoit fait dans mon cœur une impression, qui n'en fera jamais effacée. Cette puissante sympathie qui m'attachoit au père, se joignit tout d'un coup à la passion la plus vive & la plus tendre. Que je paiai cher à l'Amour l'insensibilité, où j'avois vécu jusqu'alors!

Il étoit fatal à ma famille d'aimer comme les autres hommes adorent, c'est-à-dire sans bornes & sans mesure. Je sentis que mon heure étoit venuë, & qu'il faloit suivre la trace de mon père. Je priaï le Ciel interieurement de détourner de moi ses malheurs, & de ne pas permettre que les miens s'augmentassent. Pendant que ce petit cercle de réflexions

se formoit dans mon ame, Amulem & ses sœurs avoient pris mon Theorbe, & le consideroient curieusement. Je fis un effort sur moi-même pour leur dire, de se préparer à recevoir mes leçons. Je pris du papier que j'avois apporté, & je leur traçai les élémens de la Musique. Mes yeux abandonnoient sans cesse la conduite de ma main, pour se tourner vers Selima. Elle jettoit quelquefois les siens sur moi, & les baissoit ensuite lorsqu'elle rencontroit les miens: mais je m'apperçus bien que mon attention à la regarder l'avoit frappée.

Je me retirai pour garder quelque ménagement dans une première visite. Elid-Ibezu qui s'informa de mon retour, me fit donner ordre d'aller lui parler. Eh bien, Salem, me dit-il, as-tu vu mon fils & mes filles? Que penses-tu de Selima? C'est elle que je te destinois, si tu avois ouvert les yeux à la lumière. Je lui répondis, que ce n'étoit point à un malheureux esclave à former de si ambitieuses espérances. Si tu es malheureux, reprit-il; c'est ta faute; tu vois bien; que je t'aime plus que tu ne mérites. Les sentimens, qui m'agitoient, étoient si violens, que les larmes me vinrent aux yeux. Ah! mon patron, lui dis-je, prenez ma vie, elle vous appartient; & ne
me

me déchirez pas par des reproches, qui me font sentir mille morts. Je ne puis changer de Religion, & je ne puis vivre non plus en me rendant si indigne de vos bontés. Il parut touché de mon désespoir, & me dit doucement de me retirer. Le jour se passa; je ne représenterai point mes agitations; on en peut juger en se mettant à ma place. Je retournai le lendemain au quartier des femmes: Elles vinrent toutes ensemble folâtrer autour de moi, comme si elles m'eussent connu depuis long-tems. Selima seule me parut plus réservée; je fis réciter sa leçon à Amulem, & ensuite à Jalide, qui étoit l'ainée des trois sœurs. Mais lorsque le tour de Selima fut venu, je la vis rougir en s'approchant. Elle récita, sans lever une fois les yeux sur moi; ma main trembloit en prenant son papier. Jamais maître ne porta plus injustement ce nom, car j'étois de cœur aux pieds de ma souveraine maîtresse. Je leur donnai par écrit une seconde leçon, & je continuai ainsi pendant quelque tems, en faisant toujours le même personnage. Enfin je résolus de faire connoître à Selima quelque chose de ce que je sentojs pour elle: je ne pouvois croire que l'Amour m'eût touché si fortement pour une ingrate, & je me flattai de

l'espérance, que le sang d'Elid-Ibezu, qui couloit dans les veines de son aimable fille, agiroit en ma faveur, & qu'il lui inspireroit quelques-uns des sentimens que mon cher patron avoit pour moi. Je méditai mon dessein, & m'étant rendu au Serrail à l'heure ordinaire, je l'exécutai heureusement. Quand j'eus fait réciter sa leçon à Selima, & qu'il fallut lui en tracer une autre, voici ce que j'écrivis au lieu des principes de Musique.

„ Un malheur de la fortune m'a rendu
 „ l'esclave d'Elid-Ibezu, quoique je fusse
 „ bien éloigné par ma naissance d'une
 „ condition si vile. Mais je tombe dans
 „ un autre esclavage qui m'est si cher &
 „ glorieux, qu'il me fait oublier les ri-
 „ gueurs du premier. Vous dirai-je,
 „ charmante Selima, que ce sont vos
 „ chaines que je porte? Peut-on en por-
 „ ter d'autres quand on vous a vûë?
 „ mon cœur n'avoit jamais aimé. C'est
 „ un coup du Ciel qui m'amène en Tur-
 „ que pour vous l'offrir; décidez de
 „ mon bonheur, car je n'en aurai jamais
 „ d'autre que de vivre & de mourir en-
 „ tièrement à vous.

Selima emporta ce papier sans l'avoir lû. Je sortis du Serrail dans une inquiétude mortelle: je craignois qu'elle ne le laissât tomber, ou que quelque femme indiscrette

indifcrette n'eût la curiosité de demander à voir sa Musique. Je me retirai dans ma chambre avec cette pensée, qui ne me permit point de m'occuper d'autre chose. J'y trouvai Timec, qui venoit me faire des reproches de ce que j'avois été quelques jours sans la voir. Elle étoit malade depuis six semaines; mais toujours pleine de tendresse pour moi, elle supportoit impatiemment de longues absences. Je répondis mal à ses honnêtetés: elle s'en plaignit amèrement. Ma chere Timec, lui dis-je, vous me prenez dans une situation si fâcheuse, qu'il m'est impossible de vous entretenir. C'est justement de quoi je me plains, répondit-elle; vous avez des chagrins que vous ne me communiquez pas, à moi, qui donnois ma vie, pour vous les épargner. Je connoissois si bien cette bonne femme, & le fond inconcevable d'affection qu'elle avoit pour moi, que je pris le parti de lui découvrir toutes mes peines. Elle avoit le même emploi chés Elid-Ibezu, qu'elle avoit eu chés Mamelic; ce qui lui donnoit entrée au quartier des femmes, pour l'entretien des meubles. Je m'imaginai qu'elle pourroit me servir, & qu'elle y consentiroit. L'aveu que je lui fis, tira de ses yeux un ruisseau de larmes. Barbare, me dit-elle, il faut

B 2

que

que tu connoisses bien tout le pouvoit que tu as sur moi, pour me faire une confiance si cruë le ! Est-ce-là comme tu me traites ? Chere Timec, repris-je, en serrant une de ses mains dans les miennes, vous savez bien que je vous ai promis pour toute ma vie une vive & sincère reconnoissance ; que le Ciel me punisse si j'y manque jamais. Je ne vous trompe point ; pourquoi m'accusez-vous ? Si vous m'aimez, vous ne devez pas être contente de me voir souffrir, & vous devez m'accorder un secours qui dépend de vous. Auriez-vous la cruauté de me le refuser ? Je l'embrassai en finissant ces mots. Elle eut la complaisance de me promettre, qu'elle travailleroit à me servir. Elle s'en alla à l'heure même au Serrail, où elle eut l'adresse de parler en secret à Selima. Elle la félicita sur la nouvelle perfection, qu'elle alloit acquérir en apprenant le Theorbe ; d'où elle prit occasion de tomber sur mon éloge. Selima rougit en parlant de moi, & Timec en tira un bon augure. Elle lui dit, que c'étoit dommage qu'elle ne pût pas me voir autrement qu'au milieu d'une foule de femmes ; qu'elle pourroit apprendre de moi mille choses, qui la rendroient encore plus aimable, & qui m'attiroient son amitié ; que m'aïant en-

tendu

tendu parler des Dames du Serrail, elle avoit remarqué, que c'étoit Selima que j'estimois davantage; que je ne me laissois point de parler d'elle, & que c'étoit toujours beaucoup d'avoir part à l'estime d'un homme tel que moi, qui étois d'une grande qualité dans mon païs, & qu'Elid-Ibezu aimoit singulièrement. Selima écoutoit attentivement, mais sans affectation. Elle fit à Timec quelques questions sur mon sujet, & se retira.

L'officieuse Timec vint aussi-tôt me rendre compte de cette conversation. Je ne savois ce que j'en devois penser; & craignant de me flatter trop, j'attendis jusqu'au lendemain de plus sûrs éclaircissimens. L'heure vint d'aller au Serrail. Selima ne me regarda qu'en entrant, & d'un œil assés fixe; mais s'étant approchée à son tour, elle me rendit mon papier en me disant que la leçon de la veille étoit trop difficile, & qu'elle en vouloit une autre. Je mis le papier dans ma poche, persuadé qu'elle rejettoit mon amour: je lui fis une leçon, & je mis seulement au bas de la dernière ligne:

„ Je vais mourir, belle Selima; souve-

„ nez-vous en apprenant ma mort, que

„ vous en êtes la cause. Je sortis le plus désespéré de tous les hommes. Il est certain, que du caractère dont je suis,

le malheur que je craignois m'auroit causé la mort. Je me sentoís le cœur défaillir; & je n'aurois pû vivre plus longtemps, car mon ame y étoit toute entière. Je m'assis sur une pierre en sortant. Je déploíai le papier pour augmenter ma douleur, en relisant le témoignage de mon amour. Mais dans quel excès de joie passai-je tout d'un coup, lorsque j'apperçus une écriture différente de la mienne! Mon ame alors passa toute entière dans mes yeux, pour lire avidement ces chers caractères :

„ Salem, je me suis bien apperçûe
 „ que vous m'aimez, je ne vous cache-
 „ rai pas que je me sens beaucoup d'in-
 „ clination pour vous: elle augmentera
 „ si vous en êtes digne. Parlez de moi
 „ à Timec, qui m'a paruë vous vouloir
 „ du bien, elle peut vous servir.

Il seroit long de m'étendre sur les moíens, que j'emploíai pour mettre cet heureux commencement à profit. Timec me procura une entrevûe secrete avec ce que j'aimois. Ce fut là que mon bonheur s'établit solidement, par la connoissance de tous les charmes de l'aimable Selima. Je parle des charmes de son esprit & de son cœur, car je la respectois trop pour prétendre autre chose. Je ne saurois douter après l'expérience que
 j'en

j'en ai faite, qu'il n'y ait des cœurs formés les uns pour les autres, & qui n'aïmeroient jamais rien s'ils n'étoient affés heureux pour se rencontrer. Mais il suffit auffi que deux cœurs de cette nature se rencontrent un moment, pour se sentir qu'ils font nécessaires l'un à l'autre, & que leur bonheur dépend de ne se féparer jamais. Une force fecrete les entraîne à s'aimer; ils se reconnoissent, pour ainsi dire, aux premières approches, & fans le secours des protestations, des épreuves, des fermens, la confiance naît entre eux tout d'un coup, & les porte à se livrer fans reserve. C'est l'image de ce qui se passa entre Selima & moi. Cette charmante personne me dit après un quart-d'heure de conversation: Salem, je vois que vous n'êtes pas capable de me tromper, & mon cœur me le dit encore mieux que mes yeux. Tout ce que je vois de vous, vôte figure, vos traits, vos yeux, vôte tour d'esprit, vos expressions; tout cela répond à quelque chose qui est au-dedans de moi, & qui me persuade que vous éprouvez la même impression en me voiant. Oui, chère Selima, lui répondis-je, je reconnois la cause de mon indifférence passée; c'est que mon cœur n'étant fait que pour vous, il falloit qu'il vous trouvât pour

devenir tendre & heureux.

Nos entrevûes secretes furent si bien ménagées par l'adroite Timec, qu'elles durèrent pendant le reste de sa vie, sans qu'on en eût la moindre connoissance. Cette pauvre femme mourut six mois après. Je regrette en elle, non une amante qui m'avoit adoré, mais une mère, qui se seroit retranché jusqu'au nécessaire pour me procurer un moment de plaisir; elle m'avoit sacrifié son amour même: ces fortes d'efforts sont moins d'une esclave que de l'ame la mieux née & la plus généreuse.

Mes visites particulières ne servirent pas seulement à confirmer nôtre amour d'une manière inébranlable, elles procurèrent à Selima plus d'une utilité. Je lui appris en six mois le François, l'Italien, & ce que je savois de l'Histoire ancienne & moderne, elle avoit l'esprit capable de tout. Je lui fis goûter aussi peu à peu les principes de nôtre sainte foi. On est, dit-on, de la Religion de ce qu'on aime: mais s'il est vrai que sa complaisance pour moi lui fit prêter l'oreille aux vérités de nôtre Evangile, elle répara dans la suite ce qu'il y avoit eu de trop naturel dans les commencemens de sa conversion. Lors qu'elle sût assés de François pour l'entendre parfaitement, je

je lui prêtai mon Telemaque. Elle fut charmée de cette lecture. Elle me pria de le traduire en Turc, pour le divertissement & l'instruction de son frère & de ses sœurs. J'y travaillai avec tant d'ardeur, que l'ouvrage fut achevé en peu de tems. Tout ce qui regardoit Elid-Ibezu & ses enfans m'étoit cher. Cette aimable famille me tenoit lieu de la mienne que j'avois perduë. Amulem méritoit d'ailleurs mes soins par ses bonnes inclinations, & par la reconnoissance qu'il avoit pour mes services. Il étoit forti du Serrail lorsque j'achevai la traduction de Telemaque, de sorte qu'il m'en fallut faire deux copies, une pour les Dames, & l'autre pour lui. Elles se multiplièrent bientôt, car Elid-Ibezu en voulut avoir une, le Beglirbey souhaita la même chose: & la plupart des Seigneurs d'Amasie aiant eu la même curiosité, l'ouvrage de M. de Fenelon y devint fort commun.

Elid-Ibezu fit venir des Theorbes d'Italie pour ses enfans. Ils étoient déjà assez avancés pour jouer en partie. Nous faisons fort souvent des concerts, où nos voix se méloient avec les instrumens. Les amis de mon Patron m'envoioient prier quelquefois de leur donner ce divertissement chés eux; j'y allois avec

Amulem. Je n'y étois pas traité comme un esclave; on s'empressoit de me faire honneur, & toute Amasie me regardoit comme un homme extraordinaire. Le bon Elid-Ibezu apprenoit mes petits succès avec plaisir: mais plus son amitié augmentoit pour moi, plus il ressentoit de douleur de me voir obstiné à rejeter l'Alcoran. Il renouvelloit de tems en tems ses instances, mais toujours avec bonté. Un malheureux contretens pensa m'exposer à la violence, & au risque de perdre ses bonnes graces.

Depuis la mort de Timec, j'avois été contraint de diminuer les fréquentes visites que je rendois à Selima. Cette contrainte nous affligeoit également: Nous tâchions de nous dédommager par nos lettres, qu'il nous étoit toujours facile de nous communiquer; mais qu'est-ce que des lettres pour deux Amans qui sont accoutumés à se voir, & qui ne sauroient vivre sans cette douceur. Selima qui aimoit son frère Amulem, & qui étoit sûre d'en être aimée, avoit pris la résolution, de concert avec moi, de lui faire confidence de nôtre passion, & de l'intéresser par amitié à nous être favorable. Amulem avoit de l'estime & de la bonté pour moi: Il ne condamna point nôtre amour, & promit à sa sœur de lui faciliter les moyens

moïens de me voir. Ce n'est pas qu'il eût plus de droit que moi d'entrer au Serrail, en étant une fois sorti; mais les Eunuques fermoient les yeux, parce qu'Elid-Ibezu avançoit en âge, & qu'ils s'attendoient d'avoir bientôt son fils pour maître. Il avoit obtenu d'eux une clef qui ouvroit les portes la nuit & le jour, & tous les soirs il avoit la complaisance de m'y mener avec lui pour y passer environ deux heures. Une fois que nous y allions un peu plus tard qu'à l'ordinaire, nous entendimes un bruit épouvantable, de gens qui crioient, au feu, & qui appelloient du secours. C'étoit le Serrail qui brûloit. Bientôt l'alarme fut répandue par toute la maison. Nos esclaves accoururent, on ouvrit toutes les portes, & nous entrâmes en confusion pour sauver les Dames. L'amour me fit trouver aisément Selima, je la pris par la main en la pressant de fuir avec moi. Dans la fraïeur où elle étoit, elle se laissa conduire jusqu'au milieu du jardin sans me reconnoître. Ah! me dit-elle, lorsqu'elle m'apperçut à ses côtés, c'est vous mon cher Salem. Ciel! qu'allons-nous devenir? Je lui répondis, que ma chambre n'étoit pas loin, & qu'il falloit profiter de ce trouble pour nous y entretenir une heure ou deux. Elle y consen-

tit, parce qu'elle ne pouvoit rien me refuser. Dans le fond, je me figurois que toutes les Dames feroient difperfées comme elle, & que nôtre éloignement ne feroit point apperçû. Nous entrâmes donc dans ma chambre, qui donnoit de plein pied fur le jardin, & qui étoit ornée affés proprement. Par malheur pour moi, Elid-Ibezu avoit veillé fur fes femmes plus qu'à la confervation de fes appartemens. Il les avoit raflemblées lui-même dans une falle baffe, & voiant manquer une de fes filles, il en avoit eu beaucoup d'inquiétude. Un efclave qui m'avoit apparemment vû passer avec Selima, lui dit, qu'il la croïoit avec moi dans ma chambre. Le vieillard fans rien approfondir y court fur le champ, pouffe rudement la porte, & m'apperçoit aux pieds de Selima, dont je baïsois tendrement les mains. Cette vûë le mit en fureur. Il tira fon poignard, & m'auroit percé de vingt coups, fi fon fils ne l'eût arrêté. Heureufement Amulem avoit entendu le rapport de l'efclave, & craignant ce qui devoit arriver, il avoit fuivi fon père affés vite, pour lui retenir le bras au moment qu'il m'alloit percer. Nous nous jettâmes tous trois à fes genoux. Mais croïant me faire grace en me laiffant la vie, il voulut que je fuffe du moins
mis

mis en prison. On m'y conduisit aussi-tôt. Selima fut obligée de lui faire l'aveu de la tendresse que j'avois pour elle, & de tout ce qu'il avoit ignoré jusqu'alors. Amulem protesta qu'il connoissoit l'innocence de nôtre amour, & n'épargna rien pour appaiser son père. Le vieillard un peu revenu à lui-même, dit à sa fille : L'aimez vous véritablement ? Ah ! mon cher père, répondit la tendre Selima, je l'aime plus que ma vie. Si cela est, répondit-il, je veux absolument qu'il embrasse sans différer la loi du saint Prophète, & qu'il devienne vôtre époux. Selima ne repliqua point, pour lui laisser le tems de calmer entièrement sa colère.

Elid-Ibezu me portoit une si véritable affection, que rien n'étoit capable de la lui faire perdre. Malgré l'emportement qu'il avoit marqué la veille, il me fit appeler dès qu'il fut levé, & me dit avec sa douceur ordinaire : Salem, je ne veux pas te reprocher ici mes bienfaits ; mais si la bonté, & l'amitié méritent quelque reconnoissance, il me semble, que tu dois te reprocher à toi-même un excès d'ingratitude. Après t'avoir traité en fils plutôt qu'en esclave, j'ai voulu prendre jusqu'au nom de père à ton égard, en t'offrant ma fille Selima pour épouse ; & à quel prix te l'ai-je offert ? A un prix

qui devoit exciter tous tes desirs, puis-
que je te propose d'embrasser la loi du
saint Prophète, ce qui est le plus inesti-
mable avantage qui puisse t'arriver. Ce-
pendant, ingrat Salem, non seulement
tu fermes les yeux à ton propre bonheur;
mais après avoir méprisé l'offre de ma
fille, tu entreprends de la séduire par des
voies que je ne saurois approuver, & que
ma seule bonté m'empêche de punir:
prens y garde, Salem; l'amitié a des
bornes, dont elle ne sort que pour de-
venir fateur. Je te laisse encore deux
jours pour apprendre à respecter mes vo-
lontés, ne me force pas à la haine. Il
faut m'obéir, ou te préparer à tous les
effets de mon ressentiment. Je voulus
répondre, & je me jettai aux genoux de
ce bon patron; mais il se retira en di-
sant, je n'écoute rien, je veux être obéi.

Je demeurai dans un état qu'il m'est
impossible de décrire. La Religion,
l'honneur, l'amitié, l'amour, me repré-
sentoient si tyranniquement tous leurs
droits, que je sentoie dans mon cœur
une espèce de division, qui le déchiroit
cruellement. Il n'y a que la mort, me
disois-je, qui puisse les accorder. Eh
bien! mourons; est ce un mal si grand
de se donner la mort, quand on meurt
pour sa Religion, qu'on ne veut point
aban-

abandonner ? Dieu ! pour qui je combats, permettez-moi de mourir, ou finissez mes peines.

Amulem entra par hazard dans la chambre où j'étois, & voïant ma tristesse, il en voulut savoir la cause. Je ne lui cachai rien, il me plaignit beaucoup, & m'assûra qu'il tâcheroit de ramener l'esprit de son père. Mais, lui dis-je, que deviendra Selima ? Il me répondit, que je ne pouvois souhaiter raisonnablement de la voir avant que ces troubles fussent apaisés, qu'il falloit prendre un peu de patience, & qu'il alloit travailler à nôtre bonheur. Amulem étoit dans le feu de la première jeunesse, & comptoit la Religion pour assés peu de chose. Il auroit levé sans scrupule cet obstacle à nôtre amour, s'il en eût été le maître : Mais la vieillesse rendoit Elid-Ibezu superstitieux jusqu'à l'excès. On le trouvoit sans cesse occupé de quelque pratique de devotion, & ses aumônes alloient jusqu'à la profusion. Il promit aux instantes prières de son fils, qu'il me laisseroit tranquille sur ma Religion; mais rien ne pût le faire consentir à me donner Selima, s'il ne me voïoit auparavant bon Musulman. Cette réponse qu'Amulem me rapporta, satisfit bien peu mon amour. Il me consola en me faisant esperer que l'a-

venir

venir me rendroit plus heureux, & me promettant que nous rendrions tous les deux jours une visite à Selima. Je recommençai à vivre avec Elid-Ibezu sur le pied ordinaire. Dans les exhortations qu'il continuoit à me faire pour me conduire, disoit-il, au chemin de la vraie félicité, je prenois quelquefois la liberté de lui proposer des objections, auxquelles il tâchoit de répondre. Je n'en rapporterai qu'une, pour faire connoître au lecteur de quelle manière les Turcs raisonnent sur la Religion. Quel moïen, lui disois-je, d'estimer une loi qui ne flatte que les sens, qui ne propose pour récompense que des voluptés grossières, & qui met le corps, cette partie méprisable de nôtre être, en possession de tous les droits de l'esprit! Quelle différence entre la pureté de l'Evangile des Chrétiens, & les désordres permis par l'Alcoran? Je plains ton erreur, Salem, me répondit Elid-Ibezu; tu manques de lumières, & les saintes vérités que tu méprises passent tes connoissances. Ecoute le sage raisonnement du grand Prophète. Dieu n'ayant pas voulu tout d'un coup se communiquer aux hommes, ne s'est d'abord fait connoître à eux que par des figures. La première loi, qui fut celle des Juifs, en est remplie. Il ne
leur

leur propoſoit pour motif & pour récompense de la vertu, que des plaisirs charnels & des félicités groſſières. La loi des Chrétiens, qui a ſuivi celle des Juifs, étoit beaucoup plus parfaite, parce qu'elle donnoit tout à l'esprit, qui est sans contredit au-deſſus du corps. Elle ne permettoit que le deſir des biens ſpirituels, & des plaisirs qui ſont degagés des ſens. C'est un ſecond état par lequel ce Dieu bon a voulu faire paſſer les hommes, pour les préparer inſenſiblement à l'état de grace & à la ſublime perfection. Il a choiſi enfin dans la plénitude des tems ſon ſaint Prophète, le trois fois Grand Mahomet, pour être le porteur d'une loi nouvelle, dans laquelle tous les dons de la puiffance & de la miſericorde ſont renfermés. Ce ne ſont plus les ſeuls biens du corps comme dans la loi des Juifs, ni les ſeuls biens ſpirituels comme dans l'Évangile des Chrétiens; c'est la félicité du corps & de l'esprit que l'Alcoran promet tout à la fois aux véritables croïans. Nous commençons dès cette vie à en goûter un eſſai par anticipation; mais qu'eſt-ce que les plaisirs d'ici-bas, en comparaïſon de ceux qui nous attendent dans le Paradis du ſaint Envoïé de Dieu? Au reſte, ces divins plaisirs ne ſont promis qu'à ceux qui
aiment

aiment Dieu & son Prophète, & qui pratiquent la piété & les bonnes œuvres; car c'est une usurpation dans les méchans de les goûter, même sur la terre; & quelque jour ils seront horriblement punis par les Anges noirs, pour avoir pris part à des voluptés, qui n'appartiennent qu'aux bons Musulmans. Voilà, Salam, ce que tu ignores; & ton ignorance cause ton incredulité.

Elid-Ibezu reçut dans le même tems des nouvelles d'Andrianople, qui lui marquoient, que son frère Mamelic étoit à l'extrémité. Quelque amitié qu'il eut pour lui, son grand âge ne lui permit pas de faire ce voïage. Il y envoya son fils. Je fus nommé pour l'accompagner, moins en qualité d'esclave que de Gouverneur. Nous reçûmes les derniers soupirs de Mamelic, & nous recueillîmes sa succession, qui montoit à dix-huit cens mille livres; car il étoit mort sans laisser d'enfans. J'appris à Andrianople, que par le Traité de Carlowiz l'Empereur avoit conclu avec les Turcs une Trêve de vingt cinq ans, qui rendoit la tranquillité aux deux nations. Je vis aussi dans cette ville le fameux Comte de Tekeli, à qui le Grand-Seigneur donnoit la Principauté de Vidin, de Caransebes, & de Lugos, pour le dédommager de la perte qu'il

qu'il avoit faire de ses Etats de Hongrie. J'eus la curiosité d'approcher de ce Prince. Les Turcs lui portoient assés de respect, par une espèce de reconnoissance de ce qu'il avoit fait pour eux. Je lui trouvai l'air martial, mais feroce. Une moustache de grandeur énorme, qui s'élevoit jusqu'à ses yeux, couvroit entièrement son visage. Il parloit peu, mais sa vivacité se remarquoit assés par son agitation continuelle. Je ne le vis pas un seul moment tranquile. Il avoit avec lui une esclave Bulgarienne, dont il étoit passionnément amoureux. On me raconte que cette esclave le suivoit même au combat, & que loin d'être épouvantée à la vûe d'un sabre, elle s'en servoit avec beaucoup d'adresse & de générosité. Le Comte l'avoit formée lui-même à ce rude exercice, en lui faisant trancher à ses yeux la tête de plusieurs prisonniers Allemands. Il avoit l'art d'inspirer ainsi la valeur à toutes les femmes qu'il aimoit. On fait que la Comtesse de Tekeli en donna de glorieuses preuves à la défense de Mongats.

Amulem prit la résolution d'aller voir Constantinople, avant que de retourner à Amasie. Il me communiqua ce dessein qui me chagrina beaucoup: je tâchai inutilement de l'en détourner. Il devina aisément,

aifément, par quel intérêt je fouhaitois nôtre retour, & que l'absence de Selima me caufoit un mortel ennui. Pour me confoler, il renouvela la promesse qu'il m'avoit faite de me rendre un jour heureux; cette efpérance me releva le courage, & m'attacha à lui plus fortement que jamais. Nous rencontrâmes en approchant de Constantinople un équipage de chaffe, dont la magnificence nous fit juger que c'étoit celui de Sultan. On nous dit, que le Sultan lui même n'étoit pas loin, & qu'il s'avançoit à cheval, accompagné de la Sultane favorite. C'étoit Mustapha fecond. Nous nous retirions pour éviter fa rencontre, lorsqu'un bruit sorti foudainement de la forêt, où le Sultan étoit encore, nous obligea de tourner la tête; & voiant tous les chaffeurs y courir, nous y courumes avec eux. Le premier fpectacle qui frappa nos yeux, fut un cheval, qui courroit fans cavalier, quoiqu'il fût richement caparaçonné. Nous avançâmes, & nous apperçûmes entre les arbres le Sultan à pied, la Sultane à fon côté, & un homme mort à quelques pas d'eux. Cette tragique apparition nous fit arrêter. Mustapha parloit à la Sultane avec beaucoup de feu. Les Turcs de fa fuite faisoient un cercle autour de lui, & tenoient les yeux

yeux baissés par respect. Après quelques momens d'un entretien fort animé, il fit fouiller dans les poches du mort, d'où l'on tira quelques papiers. Il les lût, & au même instant il tira son poignard, dont il présenta la pointe à la Sultane en la menaçant. Cette action brutale fit horreur à tous les assistans, qui connoissoient la violence de ce Prince. Enfin il la fit remonter dans sa cariole, & continua sa route avec elle jusqu'au Serrail. Nous abordâmes quelques esclaves de sa suite, pour nous informer des causes de cette aventure. L'un d'eux nous raconta, que la Sultane qui se nommoit Oscine, avoit été amenée depuis peu au Serrail; & qu'elle étoit de Smyrne: Que Mezzo-morto, ce Corsaire fameux, qui désoloit les côtes de la Méditerranée, l'avoit enlevée à un jeune Grec, qui la devoit épouser, & qu'il en avoit fait présent au Grand-Seigneur: Que cette malheureuse fille n'avoit jamais pû s'accoutumer à son sort; que recevant à regret les caresses de Mustapha, & cherchant toujours la solitude, cette conduite l'avoit fait soupçonner de quelque intrigue secrète, sans qu'on eût pû néanmoins en rien découvrir. Mais que ce jour même le jeune Grec son amant, qui étoit venu à Constantinople, aiant appris qu'Oscine devoit

devoit être d'une partie de chasse avec le Sultan, s'étoit déguisé sous l'habit d'un Eunuque du Serrail, dans l'espérance que la multitude l'empêcheroit d'être reconnu, & qu'il pourroit trouver l'occasion de parler à sa maîtresse: Que malheureusement Mezzo-morto même, qui étoit de la chasse, l'avoit apperçu malgré son déguisement; qu'il en avoit averti l'Empereur, qui l'avoit poignardé de sa propre main aux yeux de la Sultane; que les lettres étoient d'elle apparemment, & lui avoient attiré les menaces dont nous avons été témoins.

Amulem avoit le cœur tendre, & la vûe de cette belle Sultane l'avoit touché. Il le fut encore plus du récit qu'il venoit d'entendre. Salem, me dit il, si je croïois que cette charmante Grecque pût aimer quelque chose après la mort cruelle de son amant, j'emploïerois volontiers ma vie pour la tirer des mains de son persécuteur. Je lui répondis, que cette entreprise étoit si difficile, qu'on y pourroit bien laisser la vie sans y réussir. Tu connois moins que moi, repartit-il, les facilités que j'y pourrois trouver. Dis-moi seulement si je puis compter sur toi. Je me plaignis de la défiance qu'il témoignoit de mon attachement & de mon zèle. Eh bien, continua-t-il, je gage que pour
peu

peu que la Sultane veuille prêter l'oreille à mes sollicitations, j'en ferai ma conquête avant que nous quittions Constantinople. Il avança en finissant ces mots vers l'esclave, qui nous avoit raconté l'histoire d'Oscine. Il l'entretint en marchant l'espace d'une demi-heure, & vint me rejoindre avec un visage content. Cet esclave, me dit-il, est du Serrail: Je l'ai mis dans mes intérêts par un présent de cent sequins, & par l'espérance de quelque chose de plus. Avec de l'argent j'acheterois le Serrail tout entier. Nous arrivâmes dans la ville. Amulem alla loger chés un Turc des amis de son père, qui se nommoit Genap. Nous visitâmes le lendemain tous les quartiers de cette grande ville, qui me parut extrêmement peuplée, mais moins belle qu'Andriano-ple. Nous passâmes par un marché public, que les Turcs appellent Basar, où l'on vendoit des esclaves. Il prit envie à Amulem d'en acheter quelques-uns pour la maison de son père. Nous les examinâmes tous; Il trouva parmi eux plusieurs François, qui me firent compassion. Comme je les interrogeois en nôtre langue, un d'entre eux me pria de lui parler un moment en particulier. Il me dit, qu'il étoit Religieux; & que son malheur l'avoit fait tomber entre les mains des
Turcs;

Turcs; qu'il me demandoit en grace de l'acheter préferablement aux autres, parce qu'étant François il esperoit être plus doucement avec moi. Je lui répondis, que je n'étois point le maître, mais que j'y pouvois quelque chose. En effet Amulem l'achetta à ma prière, avec quelques autres qu'il choisit lui même. Nous retournâmes chés Genap. Amulem y trouva un esclave, qui l'attendoit depuis quelques heures. Ce n'étoit pas le même à qui il avoit donné cent sequins, mais un autre, qui l'avertissoit de sa part par un billet, qu'il pouvoit écrire à la Sultane, comme ils en étoient convenus, & que la lettre iroit sûrement jusqu'à elle. Amulem écrivit aussi-tôt cette lettre qu'il me montra.

„ Belle Oscine, j'ai été témoin de vos
 „ douleurs, & de la barbarie, avec la-
 „ quelle vous futes traitée il y a deux
 „ jours dans la forêt. Je vous aurois
 „ vengeance à l'instant, si ma force eût éga-
 „ lé l'amour que vos beaux yeux m'in-
 „ spirèrent. Mais puisque vôtre persécu-
 „ teur est à couvert de la violence par
 „ les gardes qui l'entourent, fuyez du
 „ moins sa cruauté. L'amour me don-
 „ nera les moïens de faciliter vôtre
 „ fuite. Je vous demande vôtre cœur
 „ pour récompense, & j'attens vô-
 „ tre

» tre réponse , qui fera la félicité du
» mien.

Je représentai à Amulem à quel péril il s'exposoit , s'il arrivoit quelque accident à la lettre. Mais la crainte ne trouve point d'accès dans un cœur jeune & amoureux. Il la donna à l'esclave , avec un présent , pour l'attacher à ses intérêts. Pendant qu'il s'occupoit de son amour , & des moïens de délivrer Oscine , je visitai le nouvel esclave , qui se disoit Religieux , & je lui demandai , par quelle infortune il se trouvoit réduit à cette triste condition : voici ce qu'il me raconta. Je suis né à Aix en Provence d'une honnête famille. Dès l'âge de quinze ans j'entrai dans l'ordre des mais n'étant pas propre à l'état religieux , je me repentis bientôt de cette démarche. Cependant des considérations d'honneur , & la crainte de mes parens me retinrent dans l'état que j'avois embrassé. Je fis les exercices ordinaires aux jeunes gens de mon Ordre. Ma conduite qui n'étoit pas des plus régulières , fit fermer les yeux à mes Supérieurs sur les talens que j'avois reçus du Ciel. Ils me tinrent dans l'humiliation , en refusant de me faire prendre la Prêtrise. Ce coup me fut sensible. J'avois brillé dans les études , & j'étois accoutumé à recevoir des éloges.

Je ne pus digérer cette honteuse distinction qui me déshonorait. Au lieu donc d'en prendre occasion de rentrer dans mon devoir, & de mériter l'oubli de mes fautes par une conduite plus réglée, je ne pensai plus qu'à me dédommager par des plaisirs secrets, de l'injustice que je me figurois que l'on m'avoit faite. On s'aperçut de mes désordres, on voulut les corriger avec charité; mais les remontrances & les châtimens furent inutiles, j'étois tombé dans un endurcissement, qui me préparoit encore à de plus grandes chûtes. J'affectai néanmoins une vie plus sage, pour cacher plus finement mon dessein. J'avois un oncle Banquier en Cour de Rome. Je lui écrivis une lettre touchante, par laquelle je le persuadai si bien, que mes Supérieurs m'avoient maltraité injustement, qu'il obtint du Saint Siège un Bref de translation, à la faveur duquel je quittai ma robe pour en prendre une moins rigoureuse. Mon oncle eut le credit de me faire venir à Rome. Je m'y livrai sans réserve à tous les plaisirs. Mais ce qui acheva de me perdre, fut une folle passion que je conçus pour une jeune Romaine, que je me mis dans la tête d'épouser. Mes vœux étoient un obstacle. J'emploiai tout le credit de mes amis, pour en obtenir la dispense. Le
désespoir.

sonnes, que le perfide Juif avoit attirés par la même espérance. Nous fimes heureusement le tour de la France & de l'Espagne; mais lorsque nous eumes passé le détroit de Gibraltar, nous fumes rencontrés par un Corsaire de Gallipoli, qui s'approcha de nous au signal dont il étoit convenu avec le Juif, & nous fumes tous livrés au Corsaire pour une somme d'argent que nous vîmes compter en nôtre présence. Imaginez-vous quels furent nos cris, & de quels reproches nous accablâmes le barbare, qui nous avoit trahis. Il ne parut ému de rien. Nous fumes conduits à Gallipoli, où l'on nous a vendus séparément à divers marchands d'esclaves. Comme je suis d'assés belle taille, j'ai été amené droit à Constantinople, dans la pensée que j'y serois vendu plus cher.

Je consolai ce malheureux, en lui disant, qu'il ne pouvoit tomber avec un meilleur maître, & que pourvû qu'il fût garder une bonne conduite, il ne sentiroit point les rigueurs de la servitude. Il étoit presque nud: je lui fis donner quelques habits, & j'eus soin qu'il fût traité un peu plus doucement que les compagnons de sa misère.

Amúlem avoit apporté, pour se défen-
nuier dans le voïage, la traduction de
Telema-

Telemaque, dont je lui avois fait présent. Il la lisoit sans cesse, & l'estime qu'il en faisoit la lui fit montrer à quelques-uns de ses amis. On en parla au Muphti, qui est comme le Pape des Turcs. Il fut curieux de la voir, & aiant appris, qu'elle avoit été faite par un esclave François, il m'envoia ordre de me rendre chés lui. Il me dit, qu'il étoit charmé de cette lecture, & me demanda si nous avions beaucoup de livres de ce mérite en France. Je lui répondis, qu'à la vérité Telemaque étoit un ouvrage d'un prix distingué, mais que rien n'étoit plus commun en France que les bons livres, & qu'il ne se passoit point d'année, ni même de mois, sans qu'il en parût quantité de nouveaux, parmi lesquels il y en avoit toujours d'excellens. Le Muphti convint, que cela nous donnoit un grand avantage sur sa nation, & que l'amour des Sciences étoit une chose qui manquoit à la gloire des Turcs. Il ajouta plusieurs réflexions très-judicieuses sur l'utilité, dont elles seroient pour l'Empire Ottoman. Dans les premiers siècles de l'établissement du divin Alcoran, il y auroit eu de l'inconvenient, me dit-il, à souffrir que nos peuples fussent trop éclairés. Il falloit laisser jeter de profondes racines à la soumission & au res-

pect, qui sont dûs à ce saint livre. Mais aujourd'hui, que la loi du grand Prophète est si bien établie & si justement respectée, je ne vois que de l'avantage à cultiver les Sciences parmi nous. J'ai dessein depuis long-tems d'en faire la proposition à l'incomparable Sultan. Il me renvoia avec ordre de dire à mon patron Amulem, qu'il retenoit Telemaque pour son usage; & qu'étant son esclave, je pourrois lui en faire un autre. J'ai appris depuis mon retour en France, que le projet du Muphti s'exécute, & que le Grand-Seigneur, qui régné à présent, a établi une Imprimerie à Constantinople, où l'on reçoit, en payant bien, les manuscrits qu'on y porte des livres François traduits en langue Turque. Je ne doute point, que ma traduction de Telemaque n'ait beaucoup contribué à cet établissement.

Le Messager d'Amulem revint le soir du troisieme jour, avec un billet, qui étoit la réponse de la Sultane. Voici ce qu'il contenoit :

„ Qui que vous soiez, qui êtes touché
 „ de mes peines, puisse le Ciel vous
 „ donner la récompense que vôtre com-
 „ passion mérite. Vous m'exhortez à
 „ fuir, & vous croiez en pouvoir trou-
 „ ver les moïens. Hélas ! de quelle espé-
 „ rance

25 rance me flattez-vous ! Qui pourra pé-
 25 nétrer les horreurs de ma prison, &
 25 tromper les surveillans dont je suis
 25 environnée ? Si l'amour vous fait croi-
 25 re cette entreprise possible, exécutez
 25 la, j'y consens. Soëz sûr de ma re-
 25 connoissance. Un cœur aussi affligé
 25 que le mien, n'est guères capable de
 25 devenir tendre ; mais je sens déjà qu'il
 25 est touché de votre générosité, & l'a-
 25 venir pourra le rendre encore plus sen-
 25 sible à vos soins.

O S C I N E.

C'en est trop, me dit Amulem après
 la lecture de ce billet ; je finirai ses pei-
 nes quand il devroit m'en coûter la vie.
 Il prit une plume, sans attendre ma ré-
 ponse, & traça ces deux lignes pour la
 Sultane.

„ Vous serez libre, Madame, ou je
 25 périrai. Prenez patience pendant deux
 25 jours, & ne craignez point de vous
 25 fier à celui, qui ne veut vivre que
 25 pour vous rendre heureuse.

Il fit une autre lettre pour l'esclave
 qu'il avoit gagné sur le chemin de Con-
 stantinople, & qui ne sortoit jamais du
 Serrail qu'avec le Grand-Seigneur. Il le
 sollicitoit à seconder son entreprise par

la promesse de la liberté, & d'une somme de quatre mille sequins. Il ne lui demandoit pour première grace, que de lui faire une description exacte de la situation du jardin du Serrail du côté de l'appartement de la Sultane. Nous la reçûmes le lendemain, avec un détail si clair & si exact, que je convins moi-même que s'il étoit juste, nous pouvions-y entrer sans autre guide. Amulem en voulut faire l'épreuve dès la nuit suivante. Son dessein me fit fremir, mais j'avois trop de courage pour reculer, lorsqu'il s'agissoit de servir mon patron. Nous nous rendîmes derrière le jardin du Serrail, munis de deux bonnes échelles de corde, avec un crochet de fer qui y étoit attaché. Il étoit environ minuit. L'esclave, dont le nom étoit Sambas, avoit parole que nous y arriverions vers cette heure. Quelque élevée que fût la muraille, nous montâmes facilement par le moïen de nos échelles, & nous descendîmes dans le jardin avec la même facilité. Sambas qui nous attendoit, vint nous joindre. Nous nous retirâmes d'abord avec lui dans un bosquet pour prendre langue, & lui renouveler les promesses d'Amulem. Il nous fit ensuite avancer par divers détours jusqu'au pied de l'appartement d'Oscine. Ses fenêtres,
qui

qui étoient au second étage, paroïssent encore éclairées, ce qui causa un peu d'épouvante à l'esclave; nous le rassûrâmes. Amulem considéra attentivement la disposition des lieux, la hauteur des fenêtres, & leur distance de la muraille du jardin. Il donna à Sambas un billet, qu'il avoit apporté pour Oscine, par lequel il lui marquoit de se tenir prête pour la seconde nuit après celle où nous étions. Il recommanda la même chose à Sambas, & nous nous retirâmes comme nous étions venus.

J'ignorois le dessein d'Amulem. Il m'avoit dit seulement qu'il vouloit me surprendre par une invention nouvelle, & qu'il me laisseroit à juger, si les François étoient plus industrieux que les Turcs en galanterie. Il acheta, dès qu'il fut jour, une felouque fort legere. Il engagea à force d'argent & par de grandes espérances, un pilote habile à lui vouër ses services avec quatre matelots, & il leur marqua le tems, auquel ils devoient se trouver sur la côte du détroit, vis-à-vis les jardins du Serrail. Sûr de ce côté-là, il me mena chés un marchand de paniers, auquel il fit commencer sur le champ une espèce de coffre d'ozier de cinq ou six pieds de longueur: Il le fit revêtir au dedans de mâtresse zibeline, &

y fit mettre un oreiller capable de soutenir la tête. Ensuite il acheta quatre ou cinq cens brasses de corde, tant grosse que menuë, & fit attacher au bout de la grosse une boucle de fer fort épaisse. Tout cela fut achevé dans le même jour. Je suis content de moi, me dit-il le soir, j'espère l'être encore plus dans vingt-quatre heures. Cependant comme il révoit sans-cesse à l'exécution de son dessein, il acheta encore le lendemain une rouë de bois, facile à tourner. Lorsque la nuit marquée fut arrivée, il prit congé de Genap, qu'il avoit prévenu sur son départ, & il fit prendre le coffre d'ozier, les cordes & la rouë, aux cinq esclaves que nos avions achetés au Bazar de Constantinople. Nous gagnâmes à petit bruit lacoëte du détroit, où nous trouvâmes la felouque; mais il est tems d'expliquer le dessein d'Amülem.

Comme il avoit remarqué l'éloignement des appartemens de la Sultane aux murs du jardin, il avoit conçu qu'en attachant à ses fenêtrés une corde qui répondroit hors de l'enceinte, il pourroit faire couler le panier depuis sa chambre jusques au-delà des murs, & la délivrer ainsi, sans qu'elle courût le moindre risque. Cette entreprise me parut d'abord extravagante, mais en y faisant plus d'attention,

ion, j'en vis la possibilité. Pour lui, qui comptoit sur un succès infailible, il attendit à peine que l'heure fût venue. Nous étant approchés à certaine distance des murs, nous préparâmes la rouë qui étoit destinée à bander la corde lorsqu'elle seroit attachée aux fenêtres. Amulem m'ordonna de demeurer dans ce lieu pour tourner la rouë, & recevoir doucement le coffre d'ozier à sa chute. Il passa la muraille; je l'aidai à élever le coffre, & Sambah le reçut de l'autre côté. Je retournai auprès de la rouë, je n'avois avec moi que le Religieux esclave, auquel j'avois crû pouvoir donner quelque confiance. Il étoit à craindre, que le hazard ne conduisit quelqu'un vers nous, quoique nous fussions dans un lieu fort désert; mon parti étoit pris d'égorger indifféremment tout ce qui se présenteroit. Enfin après avoir attendu plus d'une heure & demie, je jugeai par le mouvement de la corde qu'il étoit tems de la bander. Environ une demi-heure après, je vis le coffre qui descendoit assés doucement, parce que la fenêtre n'étant pas fort élevée il n'avoit qu'une pente médiocre. Je le reçus dans mes bras, je ne voulus pas l'ouvrir avant le retour d'Amulem, afin qu'il eût le plaisir d'en tirer lui-même sa chère Sultane. Il tarda

quelque tems à revenir, aiant jugé à propos de délier la corde du côté de la fenêtre, pour ne laisser aucuns vestiges de nôtre fuite. J'avois quelque inquiétude de son retardement, lorsque je le vis paroître avec Sambas. Nous ne perdîmes pas un moment à nous rendre à bord de la felouque, & le pilote fit mettre incontinent à la voile.

Il faut avoir aimé, pour juger des sentimens d'Amulem à la vûe d'Oscine. Elle reçut ses transports avec moderation, mais sa reconnoissance paroissoit assés dans ses yeux, & elle ne put s'empêcher de l'exprimer dans des termes qui charmèrent son liberateur. Elle demeura jusqu'au jour dans le coffre d'ozier où nous l'avions apportée du rivage. Amulem me raconta en sa présence les périls qu'il avoit essuiés pour pénétrer jusqu'à sa chambre. Sambas l'avoit conduit heureusement jusqu'à la porte, mais aiant frappé doucement pour se la faire ouvrir, il s'étoit présenté à lui un vieil Eunuque, auquel il avoit été obligé de plonger son poignard dans le sein. Deux femmes qui étoient couchées auprès d'Oscine, avoient subi le même sort. La principale difficulté avoit été de reprendre le bout de la corde, qu'il avoit laissée en dehors au pied de l'appartement. Il avoit fallu que
Sambas

Sambas fût descendu, & qu'il eût remonte plusieurs fois, pour l'attacher à une autre corde qu'on avoit lâchée par la fenêtre, ce qui ne s'étoit pû faire qu'avec des risques infinis. Enfin la boucle de fer avoit été d'un grand usage pour assûrer la grosse corde autour de la croisée. Oscine trembloit au souvenir de ce danger, & Amulem s'applaudissoit de l'ingénieuse invention de son amour.

Nos cinq esclaves secondèrent si bien le zèle du pilote & des matelots, que nous passâmes en peu de tems le détroit de Constantinople. Étant entrés dans la mer noire, nous tînmes conseil sur l'endroit, où nous devions prendre terre. Comme le vent étoit favorable, & qu'il souffloit vers la Natolie, nous crûmes ne rien risquer en avançant jusqu'à Famastro; c'étoit nous aprocher d'autant vers Amasie: nous ne trouvâmes aucun obstacle à débarquer. Amulem vendit la felouque, & nous fîmes le reste du chemin par terre jusqu'à la maison d'Elid-Ibezu.

Ce bon vieillard eut une joie infinie de revoir son fils; j'eus aussi part à ses caresses. Il admira la beauté d'Oscine, & félicita Amulem sur une si belle acquisition. Nous nous gardâmes bien de lui apprendre à qui elle avoit appartenu; &

les peines qu'elle nous avoit coûtée. Tandis que toute la maison d'Elid Ibezu étoit dans la joie, je pris un moment pour parler à Amulem de la tristesse de mon cœur qui soupiroit pour Selima. Il m'écouta en souriant, & me donna ce jour-là la plus grande marque de confiance & d'amitié, qu'un patron Turc puisse donner à son esclave; ce fut de m'abandonner la clef du Serrail, que j'ai déjà dit qu'il avoit. Quelle violence ne me fis-je point pour attendre l'entrée de la nuit! Quel fut l'excès de ma joie, lorsque je revis enfin l'objet de tout mon amour, & le centre de ma félicité; lorsque je la vis, je me jettai à ses genoux, qu'elle me permit de l'embrasser, & qu'elle me combla elle-même de mille tendres caresses! Des larmes d'amour couloient de ses yeux: Ah! Salem, me dit-elle, votre absence m'a renduë trop malheureuse, ne m'abandonnez plus, je ne saurois vivre sans vous.

Chère Selima, lui répondis-je, vous avez dû juger de mes peines par les vôtres; deux mois passés sans vous voir, m'ont paru deux années d'un cruel martyre. Dans quels lieux n'ai-je point porté votre image! Cette chère idée m'a occupé tout entier; mes yeux & mes soupirs se tournoient sans-cesse vers Amasie;

tie ; mon cœur s'y portoit comme à sa félicité : je le retrouve aujourd'hui à vos pieds : puisse-je ne les quitter jamais !

Hélas ! continuai-je , mon bonheur ne sera-t-il jamais assuré ? faut-il toujours vivre dans une languissante incertitude ? Chère Selima ! quand serons-nous unis par des liens , qui ne puissent être rompus que par la mort ! quand n'aurons-nous plus rien à désirer ! Je souhaite cet heureux moment , repliqua-t-elle , avec autant d'ardeur que vous. Il n'auroit pas tardé si long-tems , si mes vœux avoient pu le hâter. J'espère tout , repris-je , de la bonté d'Amulem. Je lui parlerai de nôtre bonheur , si vous y consentez : il m'a promis d'y contribuer de tout son pouvoir , & je crois que dans l'état où est Elid-Ibezu , la chose dépend maintenant de lui. Je n'eus pas de peine à tirer un consentement de Selima.

Je proposai naturellement nôtre mariage à Amulem ; voici la réponse qu'il me fit :

Quand tu me proposes d'épouser ma sœur , c'est me dire que tu es résolu de me quitter ; car ton attachement à la Religion des Chrétiens ne me permet pas d'espérer que tu embrasses la nôtre ; & d'un autre côté tu ne saurois te promettre d'obtenir ma sœur en Turquie , puis-
que

que tu connois la rigueur de nos Loix. Nous nous exposerions tous à une perte certaine : Cependant je veux te rendre heureux ? je te l'ai promis : je tiendrai ma parole. Mais laisse-moi le soin de ton bonheur : ne saurois-tu prendre patience jusqu'à la mort de mon père, qui s'approche tous les jours ? Tu n'ignores pas son âge ni ses maladies. Je te promets encore non seulement de te donner Selima : mais quelque chagrin que je puisse sentir en te perdant, de te renvoyer en France avec elle, comblé de mes bienfaits & des marques de mon amitié. Elle n'aura pas de peine à te suivre, car je fais l'affection qu'elle te porte, & l'on m'a dit au Serrail, qu'on s'est apperçû que tu l'as rendue Chrétienne. C'est ce qui m'importe peu, pourvû que je vous rende tous deux contents.

Je remerciai mille fois Amulem, & je fis à Selima le recit de cet entretien, qui la mit au comble de la joië. Lorsque je lui demandai, si elle n'auroit pas de répugnance à m'accompagner en Europe, elle m'assûra, que lui étant plus cher que son pais & que sa famille même, elle seroit heureuse par tout, où elle pourroit vivre avec moi. Nous n'eumes pas besoin d'une longue patience. Elid-Ibezu mourut environ cinq semaines après.

La

La perte d'un patron, qui m'avoit tant aimé, me toucha sensiblement; mais j'étois si rempli de mon amour, que j'en fus moins affligé que je ne l'aurois été dans d'autres circonstances. Amulem se trouvoit par cette mort & par celle de son oncle, un des plus riches particuliers de l'Asie. Il me fit appeller lorsqu'il fut revenu de sa première tristesse, & m'accorda Selima avec tant de témoignages d'une cordiale amitié, que j'en fus ému jusqu'aux larmes. J'aurois souhaité dans ce moment pouvoir passer toute ma vie à Amalie: & que les loix de nôtre Religion ne m'eussent pas contraint de quitter un si bon maître. Il me donna la liberté d'aller au Serrail, pour apprendre cette heureuse nouvelle à Selima; & de la voir à toutes les heures du jour jusqu'à nôtre départ. Elle tomba presque évanouïe dans un transport de joie & d'amour. Je lui donnai ma foi, & je recus la sienne; nous commençâmes à recueillir les fruits de nôtre tendresse & de nos longs tourmens. Un homme seroit trop heureux, si la moindre partie de cette délicieuse tranquillité pouvoit durer toujours. Nous ne fumes plus occupés que des préparatifs de nôtre voïage. Amulem m'offrit le choix de ce qui m'étoit le plus agréable dans sa maison.

Je

Je me contentai de lui demander la liberté de l'esclave Religieux, & celle d'une femme du Serrail, nommée Agade, que Selima aimoit beaucoup. Il y ajouta deux esclaves pour nous servir sur la route. Il prit la peine de nous tracer lui-même le chemin, que nous devions prendre pour gagner Satalie, qui est une ville considerable sur le bord de la Méditerranée, où nous ne manquerions pas de rencontrer quelque vaisseau prêt à faire voile en Europe. La veille de notre départ, il me compta vingt-cinq mille sequins, qui font environ deux cens mille livres de notre monnoie, & il donna à Selima à peu près la même valeur en diamans & autres bijoux. Nous partimes ainsi, chargés de ses liberalités, & le cœur plein d'une immortelle reconnoissance. Nous traversâmes la Caramanie en dix jours, sans que Selima me parût fatiguée d'une si longue route. Nous étions tous deux dans une même voiture, libres enfin, & possesseurs tranquiles l'un de l'autre. Nous n'aurions pas changé notre condition pour l'Empire de l'Univers. Que de soupirs, que de tendres embrassemens! Quoi! disoit à tous momens ma chère épouse, nous nous verrons donc sans-cessé! nous ne nous séparerons jamais! nous nous aimerons toujours!

jours!

jours ! Oui, répondis-je, en ferrant ses belles mains, Salem est pour toujours à son aimable Selima, il ne pense plus qu'à vivre & à mourir auprès d'elle.

Je me fis passer en arrivant à Satalie; pour un Marchand Armenien, qui s'en alloit en Italie pour son commerce. Nous fumes obligés de demeurer un mois dans cette ville, en attendant un vaisseau marchand de Cadix, qui devoit y retourner avant l'hiver. Je n'étois pas fâché de débarquer en Espagne, pour y voir une partie de ma famille, qui y avoit de grands établissemens. Je fis marché avec le Capitaine pour mon épouse & moi, & les quatre personnes dont nôtre suite étoit composée. Nous nous mîmes en mer avec l'espérance d'une heureuse navigation; mais à peine fumes-nous sortis du Golfe de Satalie, qu'un vent de terre des plus violens nous jetta sur la côte de Rhodes, qui n'est éloignée de la Natolie que de sept ou huit lieuës. Le tems aiant changé, nous poursuivîmes nôtre route jusqu'à la hauteur de Candie, où je sollicitai fort le Capitaine de s'arrêter pour y passer l'hiver. Il m'assûra d'un ton si ferme, que nous n'avions rien à appréhender, & qu'il esperoit arriver à Cadix avant que la mer fût dangereuse, que je me tranquillifai sur sa promesse. Cepen-

dant

dant nous eumes tant à souffrir pendant les jours suivans , & nôtre vaisseau fut tant de fois en danger de périr , que nous résolumes d'un commun accord de relâcher dans quelque port d'Italie. Nous suivimes le vent , qui nous conduisit vers Livourne ; & nous y abordâmes enfin avec mille peines.

Fin du quatriéme Livre.

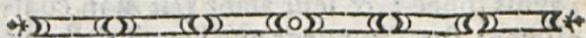




MEMOIRES

DU

MARQUIS DE ***



LIVRE CINQUIÈME.

JE promis au Ciel de ne plus exposer si légèrement ce que j'avois de plus cher, à la perfidie des flots. Nous primes un logement à Livourne dans le deſſein d'y paſſer l'hyver. Mais cette ville qui n'eſt peuplée que de marchands, ne m'aïant pas paru propre à donner à Selima une aſſés favorable idée de l'Europe, je formai la réſolution d'aller à Gènes. Nous y trouvâmes de quoi nous ſatisfaire par la beauté des édifices, la netteté des ruës, & la multitude des perſonnes de qualité, qui habitent cette grande ville. Comme j'avois

j'avois dessein d'éviter tout ce qui auroit pû rappeler à Selima le souvenir de sa patrie , je cherchai l'occasion de lui procurer quelques connoissances qui pussent la divertir. Nous nous étions fait faire à Livourne des habits à la Françoisé : elle avoit dans cet état un air si noble & si brillant , que j'aurois eu beaucoup plus de peine à la cacher , que je n'en eus à la faire connoître. Je rendis visite à quelques Dames de condition , qui demeuroient dans le voisinage de la maison que j'avois louée ; & leur aiant fait mon compliment sur l'honneur que j'avois de loger pour quelque tems si près d'elles , je les priai de trouver bon , que mon épouse eût l'avantage de les voir quelque-fois. On est poli à Gènes , sur tout à l'égard des étrangers. Ces Dames , qui avoient entendu parler de la beauté de Selima dès le moment de nôtre arrivée , me préférèrent de leur accorder promptement cette satisfaction. Elle n'eut pas plutôt paru dans quelques assemblées , que sa réputation se répandit par toute la ville. Elle savoit assés d'Italien pour se faire entendre ; & la grace avec laquelle elle s'exprimoit , réparoit ce qu'il y avoit de peu exact dans ses expressions. Je ne fis point mystère de nos aventures. Cette connoissance nous attira encore plus de considéra-

l'édification ; de sorte que le Prince de . . .
 . . . qui voïageoit avec son épouse, &
 qui étoit nouvellement arrivé à Gènes,
 aiant été informé du mérite de Selima
 & de l'heureuse fin de mes infortunes,
 me fit marquer quelque curiosité de nous
 voir. Nous fumes présentés par le Che-
 valier de . . . avec lequel j'avois lié ami-
 tié. J'avois repris le nom de Marquis
 de . . . & Selima par conséquent por-
 toit le même titre. Nous fumes reçus
 du Prince & de la Princesse avec une
 bonté extrême, & des civilités infinies.
 Ils répétèrent plusieurs fois, que la Mar-
 quise étoit la plus charmante personne
 qu'ils eussent jamais vüe ; & leurs yeux
 ne s'écartèrent pas un moment de dessus
 elle. Ils lui dirent, qu'ils vouloient con-
 tribuer à la réjouir, & qu'il falloit qu'el-
 le fût d'un bal que le Prince devoit don-
 ner aux premières Dames de Gènes. Nous
 nous retirâmes fort satisfaits. Le Cheva-
 lier vint souper chés moi, où nous trou-
 vâmes bonne compagnie. Lorsque nous
 eumes fini, il me témoigna, qu'il avoit
 à me dire quelque chose en particulier ;
 je passai dans la salle voisine pour l'en-
 tretenir. Si vous étiez moins mon ami,
 me dit-il, je me garderois bien de vous
 dire ce que vous allez entendre. Con-
 noissez-vous bien le Prince de . . . ?
 C'est

C'est un homme bien vif sur l'article des femmes. Vous ne sauriez croire tout ce qui lui est arrivé dans les différentes villes où il a voïagé, & à quels périls il ne craint pas de s'exposer pour satisfaire sa passion. Je pourrois vous en apprendre mille exemples. J'ai remarqué que vôtre épouse l'a touché, & tout le monde s'en est apperçû comme moi: prenez y garde. Elle est sage sans doute, & ce n'est pas de là part que vous devez craindre; mais défiez-vous du Prince, & songez que l'avis que je vous donne vient d'un fidèle ami.

Je témoignai de la reconnoissance au Chevalier. Cependant quelque opinion que j'eusse de sa sagesse, j'attribuai ses conseils au génie Italien, qui est porté naturellement à la jalousie, & je crus qu'il y auroit de la foiblesse à vouloir prévenir une chose, qui me paroïssoit sans apparence. Je n'en parlai pas même à Selima, & je passai la nuit avec ma tranquillité ordinaire. Le lendemain un Gentilhomme se fit annoncer de la part du Prince de . . . il étoit accompagné de quatre laquais, chargés chacun d'un bassin de fruits & autres rafraichissemens qu'ils apportoient à Madame la Marquise. Le compliment du Gentilhomme fut fort honnête, Nous reçumes le présent avec
le

le respect que nous devons à la main qui l'envoïoit , & nous ne manquâmes point d'aller faire le même jour nos remerciemens. J'estime beaucoup le mérite, nous dit le Prince, vous recevrez de moi dans toutes les occasions des marques d'une considération particulière; il nous proposa de jouer. Selima s'en excusa sur ce qu'elle ignoroit les jeux de l'Europe. N'importe, reprit-il; je vous montrerai le jeu. Il prit mon épouse par la main, & s'assit avec elle auprès d'une table, où il se fit apporter des cartes. Quelques Gentilshommes m'attirèrent à l'autre bout de la salle, & m'engagèrent à lier une partie. Nous passâmes la soirée jusqu'au souper du Prince. Lorsque nous nous fumes retirés, & que je me trouvai seul avec Selima, elle me dit en riant; Savez-vous bien, mon cher Salem, que le Prince m'a parlé d'amour? Il brûle de la plus violente passion, & ce seroit une cruauté infinie que de le voir souffrir sans pitié. Il veut me rendre la plus heureuse personne du monde, pour peu que j'aie de compassion pour ses peines. Enfin il m'a dit mille belles choses de cette nature - là. Vous ne répondez rien, continua-t-elle plus sérieusement: je vous demande ce que nous faisons à Gènes, & pourquoi nous nous exposons à ces

fortes de mauvais complimens ? Je lui répondis , qu'elle savoit ce qui nous y avoit amené ; que c'étoit pour la divertir , en attendant que la saison de passer en France fût arrivée. Je tournai en raillerie les discours amoureux du Prince , & je l'assurai , que c'étoit le caractère des Européens de prendre le ton galant avec toutes les belles Dames

Je ne laissois pas d'être affligé interieurement de ce que Selima m'avoit dit , & le souvenir des conseils du Chevalier de . . . me faisoit appréhender quelque scène désagréable. Tandis que j'étois dans cette pensée , un laquais François que j'avois pris à mon service , me vint dire que Monsieur le C . . . étoit arrivé à Gènes , & qu'il devoit aller voir le Comte de * * * qui étoit Religieux dans l'Abbaïe de . . . A ce cher nom du Comte de * * * , je demenrai tout interdit , & je me fis répéter deux ou trois fois la même chose par mon laquais. Quoi ? m'écriai-je , le Comte de * * * est en Italie ! ce cher Comte , avec qui je suis uni par les liens d'une amitié si tendre ! Je veux savoir ce qu'il y fait , & l'aller voir sans différer. Mais on me dit qu'il est Religieux. Peut-être m'aura-t-il oublié avec le monde qu'il a quitté. N'importe , il faut l'aller embrasser mille fois , & lui

dessein, & j'ai été forcé d'y consentir en admirant les dispositions de l'adorable Providence. Je viens le voir pour m'édifier, car on dit, qu'il mène une vie angelique. Je répondis au C que personne n'étoit plus surpris & plus touché que moi du changement du Comte; qu'ayant passé une partie de ma vie hors du Roïaume, je l'avois perdu de vû depuis long tems, & que j'ignorois même encore, quel étoit cet état austère qu'il avoit embrassé. Vous ignorez donc, reprit Monsieur le C ce qui est connu de tout le genre humain. Venez avec moi à l'Abbaïe de vous apprendrez du Frère N * * * (car c'est le nom que porte maintenant le Comte de * * *), vous apprendrez, dis-je, de lui-même, de quels moïens Dieu s'est servi pour l'attirer à lui. Mais, continua-t-il, dans quel país étiez-vous donc, où vous n'avez point entendu parler d'une conversion si éclatante?

Je satisfis la curiosité de Monsieur le C en lui faisant un récit abrégé de mes aventures, depuis que je m'étois séparé du Comte de * * *. Je lui racontai les dangers que j'avois essuïés en Angleterre & en Allemagne, le long esclavage où je m'étois vû réduit, & la manière dont j'avois été délivré. Je n'oubliâ

bliai point mes amours avec Selima, & le bonheur que j'avois de la posséder tranquillement. Je m'apperçus qu'il écou-
toit avec plus d'attention l'histoire de mes amours. Comme je m'étois servi du mot de mariage, sans parler de Prêtre ni de Sacrement, Monsieur le C. . . . me dit après m'avoir laissé finir: Mais cette belle & chère Selima est-elle Chrétienne, a-t-elle reçu le Baptême? Non, repartis-je, j'attens pour cette cérémonie & pour celle de nôtre mariage solennel, que nous soions arrivés en France, où tout se fera plus tranquillement. Je ne saurois vous approuver, reprit-il, ce retardement vous rend coupable. Vous deviez commencer, en mettant le pied dans un Etat Chrétien, par ouvrir l'entrée de l'Eglise à celle que vous appelez votre épouse. Je m'excusai le mieux que je pus sur les circonstances; & comme il étoit fort tard, je le quittai, après lui avoir promis, que j'aurois l'honneur de l'accompagner à l'Abbaïe de

Je retournai chés lui le lendemain à l'heure qu'il m'avoit marqué pour son départ. Je n'avois avec moi qu'un laquais, & le Religieux que j'avois délivré de l'esclavage. Il demeuroit dans ma maison sous un habit seculier, & m'aïant entendu parler du voïage de l'Abbaïe, il m'a-

voit prié de souffrir qu'il me tint compagnie. Nous y arrivâmes de bonne heure. Monsieur le C voulut être reçu sans cérémonie ; & la première chose qu'il demanda au Père Abbé, fut de voir le Frère N. Il parut un moment après. Mes yeux eurent peine à le reconnoître, tant il étoit défiguré par la pénitence. Son visage modeste & content marquoit la tranquillité de son ame. Il salua Monsieur le C en se prosternant à ses genoux. Lorsqu'il se fut relevé, & qu'il l'eut entretenu un moment, il se tourna vers moi. Je ne pus résister à l'envie de l'embrasser, en le serrant de toute ma force. Il me reconnut, malgré le changement que les années avoient pû faire sur mon visage, & je vis quelques larmes couler le long de ses jouës. Le respect que je devois à Monsieur le C ne m'empêcha point de m'écrier, Cher Comte ! est-ce vous que je revois ? Ah ! mon cher & vertueux ami ; si vous avez crû ce terrible état nécessaire à vôtre salut, que faut-il que je devienne ? Il me fit une réponse modeste & obligeante. Monsieur le C nous fit asseoir, & la conversation devint générale. Après nous être informés de tout ce qui regardoit sa fanté, & la satisfaction qu'il trouvoit dans son état, nous

le

le priames de nous raconter ce qui l'a-
 voit déterminé à quitter le monde. Il
 commença son récit à la guerre d'Italie,
 où Dieu lui avoit fait sentir les premiers
 rayons de sa Grace. S'étant trouvé en
 1693. à la bataille de Marfaille, il y avoit
 été blessé si dangereusement, qu'il étoit de-
 meuré sans connoissance entre les morts.
 Il fut dépouillé comme les autres, &
 peut-être auroit-il été enterré, si quel-
 ques-uns de ses soldats l'aïant reconnu &
 considéré attentivement, ne lui eussent
 trouvé quelque signe de vie. Comme son
 Histoire est imprimée sous le titre de *la*
*Vie du Comte de * * **, je ne chargerai
 point ces Mémoires d'un détail inutile.
 J'ajoutérai seulement que se sentant mor-
 tellement blessé & prêt à defaillir, il fit
 vœu de se retirer dans un Couvent, si
 le Ciel lui rendoit la vie. Il oublia cette
 promesse après sa guérison. Mais aïant
 été atteint quelques années après d'une
 maladie très-violente, il forma de nou-
 veaux désirs de conversion, & renouvel-
 la son vœu si efficacement, qu'il ne pensa
 plus qu'à l'exécuter lorsqu'il fut rétabli.
 Il se fit Religieux en 1700. malgré les
 oppositions de sa famille. Il vécut dans
 son Couvent avec une piété qui le faisoit
 admirer, jusqu'à ce que l'Abbé de * * *
 envoïant quelques-uns de ses Solitaires

pour peupler l'Abbaïe de Frère N * * * fut de ce nombre. Il y conserva le même amour pour la retraite, & la même ardeur pour les saintes rigueurs de la pénitence.

Ce récit fut écouté avidement de tous les spectateurs. On ne se laissoit point d'admirer cette grande ame, qui soustenoit si généreusement un tel sacrifice. Nous passâmes la nuit dans l'Abbaïe. Le soir, m'étant retiré dans la chambre où je devois coucher, je vis entrer le Religieux qui m'avoit accompagné, & je fus surpris qu'il se jetta à mes pieds. Que ne vous dois-je pas, Monsieur, me dit-il, & par quelle reconnoissance puis-je assés m'acquitter de tant d'obligations? Vous m'avez délivré en Turquie d'un rigoureux esclavage que je méritois par mes désordres, & vous me procurez aujourd'hui le moïen de les expier en m'amenant dans cette sainte Abbaïe. C'en est fait, je suis un autre homme, l'exemple du Frère N * * * m'a touché jusqu'au fond du cœur. Si le Ciel favorise mes desseins, je suis résolu de suivre le parti qu'il a pris, & de mourir ici en l'imitant. Je vous conjure, Monsieur, de vous employer auprès du Père Abbé pour me faire accorder cette grace, que j'estime plus que toutes les richesses du monde. Je
loim

louai fort son dessein, & je lui promis d'en parler à Monsieur le C qui auroit la bonté à ma prière de le présenter au Père Abbé. Ma recommandation eut le succès que j'espérois. Nous quittâmes ces saints Solitaires, après les avoir priés de se souvenir devant Dieu de nos foiblesses & de nos misères. Je demandai en particulier cette grace au Frère N *** au nom de la tendre amitié qu'il m'avoit portée.

Je retournois tranquillement vers Gènes, en m'entretenant avec deux Officiers de M. le C qui venoit lui-même à peu de distance dans une petite chaise où il étoit seul, lorsque j'aperçus un carrosse à six chevaux, qui s'avançoit rapidement vers nous. Nous ne tardâmes point à le joindre. Les glaces & les rideaux étoient fermés, de sorte que nous passâmes sans remarquer qui ce pouvoit être. Quoique cet événement n'eût rien d'extraordinaire, il est sûr néanmoins qu'il me causa quelque altération. Je devins rêveur, & je tournai plus d'une fois la tête pour considérer ce carrosse. Nous ne laissâmes pas de continuer nôtre route. Aiant marché l'espace d'un quart-d'heure, nous rencontrâmes des Muletiers, qui venoient du côté de Gènes. Je leur demandai, s'ils connoissoient l'é-

D 5

quipage

quipage qui avoit passé. Non, me dirent-ils, mais comme nous sortions de la ville, nous avons vû deux Dames qui se promenoient dans les allées d'arbres qui sont hors de la porte, & le même carrosse que vous venez de voir passer, aiant paru tout d'un coup, deux Messieurs en sont sortis, qui ont pris les Dames par la main, & qui les y ont fait entrer avec eux. Il y en a une qui ne s'est pas fait trop presser, mais l'autre a résisté longtemps. Il nous a semblé même qu'elle pleuroit, & qu'elle nous faisoit signe d'aller à son secours, car nous étions assés loin; mais nous n'avons pas voulu nous mêler des affaires d'autrui, de peur de nous en attirer à nous-mêmes.

Ce récit me jetta dans quelque inquiétude. Quoique nous ne soions plus au tems des Chevaliers errans qui alloient redresser les torts, & défendre l'honneur des Dames, je crus, que la générosité & la compassion naturelle demandoient, que je prisse part à cette aventure. J'étois bien éloigné de penser que j'y eusse quelqu'autre intérêt. Dans le moment que je balançois sur le parti que je devois prendre, je vis un Cavalier courant à toute bride qui nous joignit en un instant. C'étoit le laquais François que j'avois pris à Génes. Qu'y a-t-il, Comtois?

tois? lui dis-je avec quelque crainte & quelque défiance. Il me répondit, qu'il alloit à l'Abbaïe, croïant m'y trouver encore, pour m'apprendre une fâcheuse nouvelle; que Madame la Marquise (Selima n'étoit pas connuë à Gènes sous un autre nom) étoit partie dans le carrosse de Madame de . . . & avec elle, pour aller à la promenade; qu'il avoit eu l'honneur de les suivre; mais que les deux Dames aiant quitté l'équipage, & s'étant éloignées pour se promener plus librement, elles n'avoient pas reparu depuis; qu'il s'étoit donné inutilement mille soins pour retrouver sa maîtresse, & que n'en aiant pas même appris la moindre nouvelle, il avoit crû devoir partir promptement pour m'en donner avis.

Mon malheur étoit trop certain après cet éclaircissement. Tout mon sang bouillit dans mes veines, & je tremblai de fureur. Je dis en deux mots à mes compagnons: Vous êtes trop honnêtes gens, Messieurs, pour m'abandonner. C'est mon épouse qu'on m'enleve; de grace, secondez-moi un moment. Nous partîmes avec toute la vitesse imaginable, & nous courûmes plus d'une heure sans donner le moindre relâche à nos chevaux. Enfin nous apperçûmes le carrosse. Apparemment que les trois laquais

qui étoient derrière , fans livrée , avertirent leur maître , qu'ils voïoient accourir cinq ou six hommes à bride abbatuë ; je le jugeai ainsi , parce que le carrosse qui ne pouvoit plus nous échaper , s'arrêta tout d'un coup jusqu'à nôtre arrivée. J'ouvris brusquement la portière. Selima jetta un cri en me reconnoissant ; & son premier mouvement fut de se lever , & de se jeter entre mes bras. Je la mis à terre en lui disant avec transport : Je vous revois donc , ma chère Selima ! Et qui sont les perfides , qui ont osé me jouer un tour si lâche ? Une voix répondit du carrosse : Point tant de bruit , s'il vous plaît ; qu'entendez vous par ce discours ? En même tems je vis paroître le Prince de qui montra la tête à la portière. Mon étonnement fut tel , qu'on peut se l'imaginer. Eh ! Monseigneur , lui dis-je , qui auroit osé vous soupçonner d'une si mauvaise entreprise ? Il me répondit en effectant de reprendre un air riant , que pour un François j'entendois bien mal la galanterie : appréhendez-vous , continua-t-il , que je n'ôtasse la vie à vôtre épouse ? Non , Monseigneur , non , repliquai-je ; mais les François savent distinguer la galanterie d'avec la violence. Vous perdez le respect , reprit-il avec feu ; & s'adressant à Selima :
Parlez,

Parlez, Madame, ajouta-t-il, de quelle violence vous plaignez-vous? Selima étoit en colére; elle lui répondit nettement, que c'étoit une lâcheté indigne d'un Prince, d'enlever une Dame malgré ses pleurs & sa résistance. La réponse est un peu Turque, dit le Prince en souriant, & il donna ordre au cocher de piquer les chevaux.

J'avouë que tout ce procedé me causa une indignation, que j'eus beaucoup de peine à retenir. Mais enfin je me fis violence, trop heureux de retrouver ma chère Selima. Je fus obligé de la mettre en croupe par derrière moi, & nous reprîmes ainsi doucement le chemin de Gènes. Elle me raconta en marchant, qu'à peine avois-je été parti pour l'Abbaïe, que le Prince de . . . avoit envoieé chés moi un de ses Gentilshommes, pour la prier d'aller se défennuier avec la Princesse; qu'elle s'en étoit défenduë sous prétexte d'une legere incommodité: Que l'après-midi il étoit venu un autre messager, qui l'avoit pressée extraordinairement de se trouver le soir au bal chés Monsieur de N . . . où le Prince devoit assister, & qu'elle avoit refusé de même: Que la nuit étant fort avancée, une troupe de masques, parmi lesquels le Prince étoit lui-même, avoit voulu s'introduire

dans nôtre maison, & qu'elle avoit eu beaucoup de peine à faire obtenir d'eux qu'on la laissât tranquille: Enfin, que Madame de . . . qui faisoit profession d'être nôtre amie, l'étoit venuë prendre à neuf heures dans son carrosse pour aller à la Messe, & faire ensuite un tour de promenade; que cette Dame l'avoit engagée à descendre dans la campagne pour respirer l'air; mais qu'il ne falloit pas douter, que ce ne fût pour la trahir, puis qu'elle n'avoit marqué ni crainte ni étonnement, lorsque le Prince de . . . avoit paru.

Je me souvins alors des avertissemens du Chevalier. Il m'avoit fait le caractère du Prince d'une manière à m'alarmer, si j'eusse été plus défiant; il m'avoit même prévenu contre les pratiques d'un certain nombre de Dames intrigantes, qui faisoient leur cour à ce Prince, en le servant dans sès amours. Mais n'étant point naturellement jaloux, j'avois pris les choses du bon côté: & je ne me ferois jamais imaginé, qu'un Prince marié eût été capable de tant de foiblesse.

En faisant réflexion sur cette bizarre aventure, nous conclûmes, qu'il falloit absolument quitter Gènes. La saison n'étoit pas encore assés avancée, pour songer à passer en France. D'ailleurs Selima
commen-

commençoit à sentir les incommodités de la grossesse. Je consultai Monsieur le C . . . qui me conseilla d'aller passer le reste de l'hiver à Rome. Nôtre résolution fut prise en un instant. Je fis faire une litière pour Selima, & nous nous mimes en chemin quatre jours après, sans prendre congé de personne, excepté du Chevalier de Nôtre route fut heureuse. Nous arrivâmes à Rome, & nous y trouvâmes M. le Cardinal de Janfon, que j'eus l'honneur de saluer à mon arrivée. Il prit soin lui-même de me procurer une maison sur la Place Navonne, qui est un des plus beaux quartiers de cette grande ville. Lorsque nous fumes logés, je ne manquai point d'aller avec Selima le remercier de son attention. Il me félicita honnêtement sur le bonheur que j'avois d'être aimé d'une si belle personne, & il nous retint à diner. Après le repas, la compagnie m'engagea à faire le récit de nos aventures, qu'elle écouta avec plaisir & avec surprise; & M. le Cardinal en prit occasion de me faire des reproches d'avoir différé si long-tems à faire baptiser mon épouse, & les trois domestiques que j'avois amenés d'Amasie. Je le remerciai de son attention, & nous convînmes, qu'il auroit la bonté d'envoïer chés moi tous les jours un de ses Aumôniers

môniers pour les instruire. Ce n'est pas que Selima eût besoin d'instruction, mais la bienfiance exigeoit cette préparation avant le Baptême. Le Cardinal étoit d'abord dans le dessein de faire cette cérémonie de sa propre main, & de la rendre la plus éclatante qu'il lui seroit possible; mais j'y marquai de la répugnance, & Selima peu d'inclination. Il fut résolu, que tout se passeroit sans bruit dans l'Eglise d'un petit Couvent de Benedictines, qui n'étoit pas éloigné. Ce grand jour arriva enfin; j'eus la satisfaction d'embrasser ma chère Selima en qualité de Chrétienne, & de recevoir ensuite le Sacrement du Mariage, qui sanctifia nos liens, mais qui ne les rendit pas plus tendres ni plus indissolubles.

Quelque soin que nous eussions pris pour tenir la cérémonie secrète, nous ne pûmes empêcher quantité de personnes de distinction d'y assister. J'entendis de tous côtés crier dans l'Eglise: La bella Cristiana: la bella Cristiana! Ces applaudissemens me pénéroient l'ame de joie & de satisfaction. Etant retournés chés nous, je pris Selima en particulier: Chère épouse, lui dis-je, en l'embrassant tendrement, vôtre Salem est à Rome ce qu'il étoit à Amasie. Son amour n'est pas plus capable d'accroissement que de diminu-

diminution. Son cœur étoit fait pour recevoir l'impression de tous vos charmes : il souffriroit plutôt mille morts, que la perte du moindre de ses sentimens. Le vôtre conserve-t-il encore tous les siens? Dites, chère Selima, suis-je toujours ce Salem si tendrement aimé à Amasie, si nécessaire à vôtre bonheur, & dont la présence vous caufoit tant de joie, & la plus courte absence de si vives douleurs? Le Sacrement a renouvelé aujourd'hui nos liens; sentez-vous qu'ils eussent besoin de ce renouvellement pour durer toujours? Selima fut quelque tems à me répondre, comme si sa langue eût refusé à son cœur les termes qu'il cherchoit pour s'exprimer. Mais ses yeux m'en disoient assés, à moi qui étois si accoûtumé à leur tendre langage. Que toutes ces questions sont cruelles, me dit-elle à la fin, & qu'il y a d'injustice à exiger l'assurance d'une chose dont vous doutez si peu! Ingrat! Qui fait mieux que vous-même l'étendue du pouvoir que vous avez sur moi? Vous me demandez, si mon cœur est encore à vous. C'est de vous-même que je le veux savoir. Ce cœur a-t-il eu quelques désirs, a-t-il formé quelques sentimens que vous n'aïez pas fait naître? Rapellez tous les momens de ma vie, depuis que je me suis don-
née

née à vous : à quoi les ai-je employés qu'à me réjouir de vos plaisirs, & m'affliger de vos peines ? Ai-je pû vous aimer à Amasie plus que je ne fais à Rome ? moi, qui ne vois que vous dans tout ce qui m'environne, moi qui ne respire & qui ne vis qu'où vous êtes ! Je suis enivrée de mon amour jusqu'au point de n'avoir pas encore accordé un moment au souvenir de ma mère, de mon frère Amulem, & de mes deux sœurs. La voilà cette tendresse que vous soupçonnez d'être affoiblie, & dont vous appréhendez pour la durée. Que dois-je penser d'un soupçon si nouveau ? N'est-ce pas que vous commencez à vous fatiguer de votre bonheur, & que vous cherchez quelque prétexte à un changement qui vous cause des remords ? Cruel ! ôtez-moi la vie, si vous songez à m'ôter votre amour.

J'avois écouté Selima avec une satisfaction merveilleuse, tant qu'elle n'avoit fait que m'assurer de sa passion, parce que j'étois charmé de la manière dont elle l'exprimoit ; mais je me hâtai de l'interrompre, lorsque je vis qu'elle commençoit sérieusement à s'affliger. Ses moindres pleurs m'auroient coûté des larmes de sang. Je l'appaisai en la faisant souvenir de ce qu'elle m'avoit dit cent fois elle.

elle-même de la nature de nôtre amour, que nous étions tellement faits l'un pour l'autre, qu'il nous auroit été impossible d'aimer, si nous ne nous étions pas connus, & que nos cœurs aiant été une fois unis, il n'y avoit plus que la mort qui pût les séparer: qu'ainsi les défiances, les craintes, les jalousies, étoient des foibleſſes indignes de nôtre passion; ou si nous en empruntions quelquefois le langage, que ce n'étoit point dans le sens ordinaire, mais pour donner un nouveau tour aux nouveaux sentimens que l'amour nous inspiroit sans-cesse. Cependant sa grossesse s'avançoit; & la crainte de s'exposer à quelque incommodité, l'obligeoit de demeurer continuellement à la maison. Je sortois presque aussi peu qu'elle. Si je rendois quelques visites à un petit nombre de personnes, avec lesquelles j'avois fait connoissance, c'étoit pour m'informer des nouvelles de Rome, & pour divertir ensuite Selima par ce récit. Dans les grandes villes, il se passe peu de jours, qui ne fournissent quelque événement propre à amuser les gens oisifs. Rome est plus féconde qu'aucune autre en ces fortes d'aventures, parce que tous ses habitans ne sont occupés que d'intrigues d'amour ou de politique. Il y arriva une chose pendant
mon

mon séjour, à laquelle je puis donner place dans cette histoire, sans craindre de causer d'ennui.

Un des Receveurs généraux des revenus Ecclesiastiques, nommé Murini, s'étoit enrichi si extraordinairement dans son emploi, qu'il étoit regardé comme le plus opulent particulier de Rome. Il usoit bien de ses richesses. Sa maison étoit ouverte à tout le monde. Jamais il n'étoit plus content que lorsqu'il voïoit grosse compagnie à sa table, qui étoit toujours servie magnifiquement. Il y recevoit souvent des personnes mêmes de la plus haute condition, qui estimoient ses manières généreuses, & qui se faisoient honneur d'être de ses amis. Murini avoit cinq enfans, quatre garçons & une fille. Il leur avoit fait donner une éducation si belle, qu'elle sembloit les rendre dignes des grands biens qu'ils devoient posséder. Cependant la fortune, qui se plaît à précipiter ceux qu'elle a le plus élevés, tourna le dos tout d'un coup à cette heureuse famille. Quelque jaloux fit appercevoir au Pape, que les immenses richesses de Murini n'avoient pû être acquises légitimement. On établit des Commissaires pour examiner ses comptes. Il tâcha inutilement d'en recuser quelques-uns, qui étoient ses ennemis.

Remis. Il fut trouvé coupable, & son procès fut instruit avec tant de diligence, qu'en moins de six semaines il se vit dépouillé de tous ses biens, & réduit au premier état de sa fortune. Pour comble de malheur, quelques créanciers qu'il avoit négligé de paier, & qui étoient absens de Rome pendant le procès, vinrent fondre sur le peu, qui lui restoit pour vivre; de sorte qu'il se trouva en peu de tems dans la dernière misère. Cette foule d'amis, que la prospérité lui avoit faits, l'abandonnèrent lâchement. L'infortuné Murini fut contraint de se retirer dans une petite maison d'un fauxbourg de Rome, pour y mener une vie triste & obscure avec ses cinq enfans. Les quatre garçons, que leur éducation n'avoit pas rendu propres au travail, prirent le parti des armes. Ils avoient tant de tendresse pour leur père, & le cœur si bien placé, que s'étant engagés tous quatre au même Capitaine, ils destinèrent le prix de leur engagement à la nourriture de celui, qui leur avoit donné la vie. Cette petite somme n'étoit pas capable de soutenir long-tems Murini; & son désespoir l'auroit peut-être conduit à quelque chose de funeste, si le Ciel ne l'eût secouru d'une manière admirable. Sa fille qui se nommoit Donna
Thecla,

Thecla, étoit aimable & fort bien faite. Elle avoit plû, du tems de la fortune de son père, à un jeune écolier, fils d'un Marchand, qui demouroit dans la même rue. Ce jeune homme n'avoit que quatorze ou quinze ans, & quelque amoureux qu'il eût été, la condition & le bien de sa maîtresse lui avoient parus si supérieurs à ses espérances, qu'il n'avoit osé porter les yeux jusqu'à elle. Il entendit parler du renversement de Murini, & quelques jours après il sçut, que cette famille défolée avoit quitté le quartier. C'en fut assés pour ranimer son amour. Il résolut de ne rien épargner pour découvrir la nouvelle demeure de Donna Thecla. Il y réussit après de longues recherches. Son adresse lui fit trouver quelque prétexte pour s'y introduire. Étant devenu familier avec sa maîtresse, il parla d'amour : & comme il étoit d'une fort jolie figure, il fut écouté favorablement. Cependant il ne fut pas long-tems à reconnoître, que Murini & Donna Thecla souffroient tous les maux de la pauvreté. A quoi ne portent pas l'amour & la compassion ? Theodoro (tel étoit le nom du jeune amant) prit d'abord dans la maison de son père tout ce qui tomba sous ses mains, il le vendit avec ses livres de classe ; & l'argent qu'il en put

put tirer, il le porta à Murini. Comme cette somme ne pouvoit aller bien loin, il s'avisa d'un autre expedient. Ce fut d'aller dans les maisons les plus qualifiées de Rome, & de se recommander aux charités des Signori, sous le titre d'un pauvre écolier qui n'avoit pas de quoi continuer ses études. Lorsque cette invention fut épuisée, il prit une nouvelle voie, qui pensa le conduire à sa perte. Il y avoit à Rome quantité d'Officiers Italiens, qui faisoient recruë pour divers Régimens. Theodoro s'engagea successivement à quatre ou cinq, & tira de chacun d'eux quelque somme d'argent. Il eut le malheur d'être reconnu. On le mit en prison. Son affaire fut poussée si vivement, qu'il fut condamné à perdre la vie, suivant toute la rigueur des loix militaires. Il trouva le moien de faire savoir à Murini l'extrémité où il étoit. Celui-ci touché de reconnoissance, & sollicité par les prières de Donna Thecla, prit le moment que le Pape sortoit de la Messe, pour se jeter à ses pieds. Il lui fit en peu de mots l'histoire de sa fortune passée, & celle de la misère, où il étoit tombé par la malignité de ses ennemis. Il lui dit, que son mauvais destin se faisoit sentir jusqu'à ceux qui s'attachoient à lui par compassion, & qu'il

alloit

alloit être la cause de la perte d'un aimable jeune homme, qui n'avoit point d'autre crime que d'aimer trop sa fille, & d'avoir voulu la soulager dans ses malheurs. Enfin il fit une exposition si touchante de ses propres peines, & de l'excellent naturel de Theodoro, que Clement XI. en fut attendri. Il déclara, qu'il se reservoit la connoissance de toute cette affaire, & qu'il en vouloit être pleinement instruit. Murini, à qui la pauvreté n'avoit pas fait perdre l'esprit, usa si bien de ce commencement de bonheur, que non-seulement il obtint la grace de Theodoro, mais qu'il fit casser la Sentence injuste, qui avoit été portée contre lui-même. Il rentra dans la plus grande partie de ses biens. Sa reconnoissance se signala d'abord par le mariage du jeune Theodoro avec Donna Thecia. Il rappella ensuite ses quatre fils, à qui la disgrâce de leur père n'avoit fait qu'honneur, parce qu'elle avoit été comme l'épreuve de leur vertu.

Une autre aventure, mais plus plaisante, occupa Rome pendant quelque tems. Un Abbé dont je dois cacher le nom par respect pour l'Eglise Romaine, étoit devenu amoureux de la femme d'un Machiniste de l'Opera. Elle ne passoit pas pour lui être cruelle, mais son mari ja-
loux

loux & incommode lui laissoit peu de liberté. Il ne faloit presque pas esperer de la voir dans un autre lieu que sa propre maison. Après mille artifices employés inutilement, le galant Ecclésiastique qui rodoit sans cesse dans le quartier, remarqua que le Machiniste faisoit faire par un Tourneur quatre colonnes assés grosses, qui paroissoient devoir servir à l'entrée d'une Alcove. Il forma là-dessus le dessein de gagner le Tourneur, pour lui faire creuser une de ces colonnes, & de s'y renfermer lorsque son jaloux les feroit transporter chés lui. Ce projet lui réussit. Il y avoit fait ménager une ouverture en forme de petite porte, qui s'ouvroit au-dedans & qui ne paroissoit point dehors, de sorte qu'il esperoit pouvoir sortir & rentrer facilement. On transporte les colonnes chés le Machiniste, on les place suivant leur destination. Mais par le plus grand malheur du monde, celle où l'Abbé s'étoit niché se trouva placée de manière que la petite porte étoit contre la muraille, ce qui en rendoit l'ouverture impossible. On peut juger, quel fut l'embarras du galant, lors qu'aïant entendu descendre le mari, il crut pouvoir sortir de sa prison pour surprendre agréablement sa Belle. Il auroit donné le meilleur de ses benefices

pour se sauver d'un si mauvais pas. Il n'osoit pas même appeller sa maîtresse à son secours, parce qu'il n'étoit point assuré qu'elle fût seule. Cette crainte lui fit passer un jour & une nuit dans une si étrange situation. Cependant les nécessités devinrent si pressantes, que n'ayant plus de mesures à garder, il fit quelque bruit dans la colonne, pour avertir qu'il y étoit prisonnier. Le Machiniste étoit malheureusement dans la chambre; quand il n'y eût point été, il eût bien fallu avoir recours à lui pour obtenir la liberté. Sa surprise fut extrême en entendant parler une colonne. Quelque expérience qu'il eût dans les machines, il ne pouvoit se figurer qu'une pièce de bois fût capable d'une articulation de paroles. Enfin s'étant approché pour distinguer mieux d'où venoit le prodige, l'Abbé qui n'en pouvoit plus, prit le parti de se faire connoître entièrement, & de demander pardon de la manière la plus soumise. Le jaloux fort assuré, que son honneur n'avoit rien souffert d'un galant qu'il trouvoit dans une posture si sage, se détermina aisément à lui pardonner. Il lui fit paier seulement au triple le prix de sa colonne, parce qu'il étoit bien résolu d'en substituer promptement une autre moins suspecte, à la place

place de celle qu'il étoit obligé d'abattre.

Pendant que je me divertissois ainsi à raconter à Selima les aventures d'autrui, il m'en arriva une qui faillit à me jeter dans un embarras des plus défagréables. Personne n'ignore ce que c'est que ces hommes publics qui courent le monde sous le nom d'Operateurs, & qui se vantent de posséder les plus rares secrets. Il en étoit arrivé un à Rome, qui se faisoit nommer Miracolofo Florisonti, homme extraordinaire en effet par son éloquence admirable & par la plus heureuse mémoire qui fut jamais. Il possédoit tous les arts & toutes les sciences, & tout le monde étoit charmé de la facilité avec laquelle il s'exprimoit. Mais ce qui augmenta sa réputation, fut le bruit qu'il eut soin de répandre, qu'il étoit versé dans les connoissances secrètes, & dans toutes les profondeurs de la Philosophie occulte. Il confirma cette opinion par quantité d'expériences, qui surprirent les plus incrédules. Selima étoit assés curieuse depuis que je l'avois mise dans le goût de la lecture des meilleurs livres; elle témoigna quelque envie de voir & d'entendre cet homme célèbre. Je lui promis de le lui amener chés nous. Il eut l'honnéteté d'y venir à ma prière, & nous eumes la satisfaction de le faire rai-

100 M E M O I R E S

sonner sur toutes fortes de matières. J'avoüé que je fus enchanté de ses discours. Je le priai de nous régaler de quelques-uns de ces tours agréables, qu'on disoit qu'il savoit faire. Il me dit à l'oreille, qu'il voïoit que mon épouse étoit enceinte, & qu'il n'étoit point à propos de faire en sa présence des merveilles, qui pourroient l'affraïer. Je changeai de discours pour suivre son conseil, mais je l'engageai un moment après à me suivre dans mon cabinet, où étant seul avec lui, je le pressai de me donner quelque marque de son savoir-faire. J'y consens, Monsieur, me dit-il; tournez vous un moment, & ne craignez rien. Je ne fais ce qu'il fit pendant un instant que je fus tourné; mais lorsque je vins à jeter les yeux sur lui, au lieu d'un homme je ne vis plus qu'un grand Ours assis sur ses pattes de derrière. A la vérité ce spectacle me causa quelque effroi; cependant je n'en laissai voir aucune apparence, & je remarquai qu'il reprenoit peu à peu la figure humaine. Je suis persuadé à present, lui dis-je, que vous savez quelque chose de plus que le commun des Savans. Il me répondit, que ce n'étoit qu'un essai, & qu'il m'en montreroit davantage, lorsque nous nous connoîtrions mieux. Je le priai de me venir voir quelque-

quelque-fois, ce qu'il me promit.

J'eus l'honneur de souper ce jour-là chés M. l'Abbé de la Trimouille, Auditeur de Rote, qui demouroit à deux pas de chés moi. Je ne pus m'empêcher de lui raconter le prodige dont j'avois été témoin. Il prit la chose en badinant, & refusa de me croire. M. Bossi son Médecin entra sur la fin du repas; je lui recommençai mon récit. Il se fit expliquer toutes les circonstances; & m'ayant écouté gravement, il m'assûra, qu'il n'y avoit rien dans cet événement, qui surpassât les forces de la nature; que c'étoit une expérience purement physique; qu'apparemment, pendant que j'étois tourné, l'Opérateur avoit répandu dans l'air quelque poudre subtile, ou, quelque essence qui avoit disposé mes yeux de la manière qu'il falloit pour appercevoir un Ours; qu'une preuve de cela étoit, que je l'avois vû reprendre la forme humaine peu à peu & comme par degrés; ce qui s'étoit fait à mesure que la poudre ou l'essence se dissipoit. Monsieur Bossi ajouta pour soutenir son sentiment, qu'il y a quantité de semblables opérations, que le vulgaire ignorant attribué à l'art magique, mais qui ne surprennent point un bon Physicien, qui en connoît les principes. Par exemple, nous dit-il, il n'y a

point de femmes ni d'enfans qui ne s'imaginent qu'un carrosse, qui s'arrête au milieu d'un chemin malgré les coups de fouët du cocher, ne soit ainsi fixé par les sortilèges de quelque Berger. Cependant voici en quoi le sortilège consiste. Prenez un foie de Loup, faites le sécher en le grillant jusqu'à ce qu'il puisse se réduire en poudre; répandez-le dans l'air sur quelque chemin où vous voëz venir un carrosse; jamais les chevaux n'avanceront, que la poudre ne soit entièrement dissipée. Nous passâmes la soirée dans ces sortes d'entretiens.

Le Signor Miracolofo Florisonti me rendit le lendemain une seconde visite. Il me dit, qu'il estimoit le caractère des François beaucoup plus que celui des Italiens, & que cette raison lui faisoit souhaiter mon amitié; qu'il me communiqueroit quantité de rares secrets, dont il ne vouloit pas se vanter à Rome; que les Romains étoient de petits esprits, qui ne s'imaginent pas, qu'un homme puisse en savoir plus qu'eux, s'il n'entretient commerce avec le Diable; en un mot, qu'il appréhendoit trop l'Inquisition pour s'exposer au zèle inconsidéré des Prêtres de Rome. Pour vous, Monsieur, continua-t-il, je veux vous donner dès aujourd'hui une preuve de mon dévouement.

ment. Madame vôtre épouse est fort avancée dans sa grossesse, & si je m'y connois, ses couches sont plus proches qu'elle ne pense. Voici un Elixir divin qui la fera accoucher sans douleur. Fiez-vous à moi, & laissez-moi le soin de la conduire. Il tira de sa poche une fiole, qui contenoit une espèce de liqueur rouge, & vouloit sur le champ la faire avaler à Selima. Je lui dis: Monsieur Florisanti, je suis sensible à vôtre zèle & à vôtre affection, mais mon épouse m'est si chère, que je ne puis consentir à lui laisser faire l'épreuve d'un remède inconnu. Est-ce-là vôtre crainte? reprit-il en riant; j'ai fort prévu cette objection, mais nous allons la détruire. En disant cela, il déboucha sa fiole, & prit en ma présence une grande cueillerée de son Elixir. Il m'invita ensuite à faire de même. Je le fis sans répugnance, après lui. Je n'y trouvai aucun mauvais goût, ni rien même de trop acré & de trop piquant. Nous allâmes trouver Selima, que j'engageai à prendre la dose nécessaire. Elle n'hésita pas un moment sur ma parole.

Il faut convenir, que si l'on est quelque-fois trompé par ces sortes de remèdes; il s'en trouve aussi dont l'effet est admirable. Tel fut celui du Miracoloso.

Selima fit la plus heureuse couche du monde, sans cris, & presque sans douleur. Quelle fut ma joie ! J'embrassai mille fois ce merveilleux Opérateur, & je lui donnai sur le champ mille écus. Cette libéralité jointe aux témoignages qu'il recevoit tous les jours de mon amitié, me l'attachèrent tellement, qu'il ne laissoit point passer un jour sans me venir voir deux fois. C'étoit le Médecin de ma maison. Il veilloit sur la santé de Selima & sur la mienne avec une attention, qui ne pouvoit partir que du cœur. Il me communiqua tous ses secrets. La plupart sont innocens, il y en a quelques-uns, qui me le paroissent moins, & dont je serois fâché de faire l'expérience. Il continuoit pendant ce tems-là de mettre son art à profit, & de débiter avec succès ses remèdes au public. Mais il tint mal la résolution, qu'il avoit faite de ne rien entreprendre à Rome, qui pût paroître extraordinaire. Sa grande réputation le flatta ; il voulut l'augmenter en encherissant toujours sur les premières preuves, qu'il avoit données de son savoir. La severe Inquisition prit enfin connoissance de sa conduite, & le fit arrêter pour être conduit dans les prisons du saint Office. J'appris cette nouvelle étant à dîner chés Monsieur le Cardinal de

de Janfon, qui demouroit fur la Place Saint - Marc. Nous raifonnions fur cette rigueur étonnante des Inquisiteurs, lors qu'un Gentilhomme François, qui venoit de Monte Cavallo, entra dans la falle, pour me dire, de ne pas retourner à ma maison, si je ne voulois avoir le sort du Miracolofo. Je lui en demandai la raifon, fans m'effraier beaucoup. Il m'affûra, que j'étois foupçonné d'avoir part aux prestiges de cet Opérateur, à cause des fréquentes visites qu'il me rendoit; qu'on favoit même, que la Marquife mon épouse s'étoit servie de son art pour accoucher heureusement, & que je lui avois fait un présent de mille écus; en un mot, que le deffein étoit pris de s'affûrer de la Marquife, de moi, & de tous mes domestiques, pour examiner mûrement cette affaire.

J'admirai le zèle de l'Inquisition, & la colère me fit lâcher quelques traits fanglans contre ce redoutable Tribunal. Cependant comme il ne m'auroit point été agréable d'être exposé à quelque insulte avec ma famille, je priai Monsieur le Cardinal, de me tirer d'un si fâcheux embarras. Il eut la bonté d'envoier aussitôt un de ses Officiers à Messieurs les Inquisiteurs, pour leur déclarer de sa part, que j'étois Gentilhomme François;

E s

& que

& que Sa Majesté Très-Chrétienne m'accordoit sa protection. La chose en demeura là. Pour le Miracolofo Florifonti, personne n'a pû savoir ce qu'il est devenu.

La fuite de cette histoire m'a empêché de dire, que c'étoit une fille, dont Selima m'avoit fait père. Le soin, que je devois prendre d'un gage si cher de mon amour, m'obligea de retarder nôtre départ pour la France. Sans rien fixer, je résolus d'attendre, que la mère & la fille fussent en état de supporter la fatigue d'une si longue route. Je trouvois affés d'agrémens à Rome, pour me déterminer à y demeurer toujours; mais j'étois pressé depuis long-tems du désir de revoir mon père. Cette idée me revenoit sans cesse, & troubloit quelque-fois mon repos. Il y a de là dureté, me disois-je souvent à moi-même, d'avoir abandonné si long-tems un si bon père. Il est vrai, qu'il n'a pas dépendu de moi de le revoir plutôt. Le Ciel m'est témoin, que ce bonheur auroit été la consolation de mes peines. Peut-être aussi a-t-il été plus avantageux pour sa tranquillité, qu'il les ait ignorées. Tendre comme il est, que n'auroit-il pas souffert en apprenant que j'étois le malheureux jouët de la fortune, & que tous mes jours étoient marqués
de

de quelque disgrâce? Je puis lui porter maintenant un cœur tranquile. Toute la féverité de sa vertu ne l'empêchera pas d'être sensible au plaisir de recevoir mes embrassemens, & ceux de ma chère épouse, dont il admirera le mérite & la modestie. Partons: Pourquoi différer? Mais le puis-je? Dans l'état où est Selima, l'exposerais-je aux dangers de la mer qu'elle n'a déjà que trop éprouvés? Hélas! Les vents, les flots, les hommes, ont voulu me la ravir; puis-je trop bien la conserver? Voilà de quels mouvemens j'étois quelque-fois agité. Souvent même une profonde tristesse s'emparoit de mon ame, & je me retirois dans quelque lieu écarté pour me livrer à mes rêveries. Mais lorsque j'étois retourné à la maison, une parole, un coup d'œil ou un souris de Selima faisoit rentrer la joie dans mon cœur, & je cherchois avec étonnement, quelle avoit pû être la cause de ma mélancolie.

C'est ainsi que la Providence me préparoit insensiblement à tous les maux cruels, qui m'étoient encore réservés. Providence impénétrable! Qu'est-ce donc que l'homme! Et pourquoi le Ciel prend-il plaisir à ruiner ses félicités les mieux établies? Est-ce pour lui apprendre, qu'il n'en doit pas chercher dans les biens périssables de la terre?

Aiant pris la résolution de ne pas quitter si-tôt le séjour de Rome, je m'occupai uniquement du soin de procurer quelque amusement à Selima. Elle avoit si peu paru depuis nôtre arrivée, qu'elle n'étoit connuë de personne, à la reserve de quelques Dames du voisinage, qu'elle avoit été obligée de voir par bienfiance. De ce nombre étoit Madame de Sanati, de la famille des Ottobons. Cette Dame avoit une maison de campagne à huit ou neuf milles de Rome, du côté de Frascati. Elle nous sollicitoit depuis longtems d'y aller passer quelques semaines avec elle; & comme nous entrions dans la belle saison, je crus que le bon air, qu'on respire dans cette agréable partie de la campagne de Rome, pourroit servir à rétablir entièrement Selima de ses couches. Nous vîmes effectivement le plus beau país du monde. Frascati est situé au pied d'une côte. La ville est petite, mais tous les environs peuvent passer pour des lieux de délices. On y voit quantité de maisons de plaifance des principaux Seigneurs de Rome, qui les appellent leurs vignes. L'eau y naît à chaque pas, des sources les plus fraîches & les plus vives, l'air y est sain, & presque toujours temperé. La maison de Madame de Sanati est située auprès de la ville d'Aldo-

d'Aldobrandi, qu'on appelle Belvédère, à cause de la beauté de sa vuë. Ce fut dans ce lieu enchanté, que nous passâmes deux mois, qui nous parurent couler trop vite.

On montre à une lieuë de Frascati les ruines de l'ancien Tusculum, qui étoit une des maisons de campagne de Cicéron. Je n'eus garde de me refuser le plaisir de voir de si beaux restes de l'Antiquité. J'y allai d'abord avec Madame de Sanati & mon épouse, pour prendre une connoissance générale des lieux; mais j'y remarquai quantité de choses, qui me firent naître le dessein d'y retourner seul: j'avois apperçû dans le fond d'un fossé sec les extrémités de quelques pierres, qui m'avoient paru trop bien liées pour ne pas faire partie d'une muraille ou d'un bâtiment. Un bâton assés fort, que je portois à la main, m'avoit servi à lever la terre à un pied de profondeur; & certains restes d'architecture que j'avois découverts, m'avoient confirmé dans mes premières conjectures. J'y retournai dès le lendemain avec deux hommes, à qui je fis prendre des pioches & des pelles; j'étois accompagné du fils de Madame de Sanati: Nous fîmes creuser la terre des deux côtés de cette espèce de muraille. A mesure que

L'ouvrage avançoit, les pierres nous en parurent plus belles & plus ornées de différentes figures; un coup de pelle fit fauter la moitié du chapiteau d'une colonne: le reste se trouva tout entier & fort bien conservé. Il y en avoit une autre à quatre ou cinq pieds de celle-là, & au milieu des deux, une ouverture ceintrée en forme de porte; ce qui me fit juger que c'avoit été l'entrée de quelque bâtiment. Cependant comme nous ne trouvions rien, qui parût aboutir à cette porte, je pris le parti de faire creuser quelques pieds plus loin, directement vers l'ouverture. Ce travail aiant été inutile, je fis encore avancer mes ouvriers, & je leur fis faire ainsi consécutivement plusieurs fossés. Enfin ils trouvèrent un ouvrage de maçonnerie, qui me parut être une voûte, parce qu'il retentissoit sous les coups de pelle: ils eurent beaucoup de peine à briser les pierres pour faire une ouverture. Ils l'élargirent assés pour le passage d'un homme, & j'envoiai sur le champ chercher une échelle, qui nous servit à descendre dans ce souterrain avec plusieurs flambeaux que je fis allumer.

Nous nous trouvâmes dans une espèce de vestibule assés large, dont le pavé & les murailles étoient de pierres fort polies, mais dont quelques unes étoient brisées.

brisées & hors de leur place. Après nous être reconnu un moment dans l'obscurité, nous aperçûmes deux portes, qui communiquoient au vestibule; l'une qui sembloit conduire au premier endroit, où j'avois fait creuser; l'autre, qui étoit vis-à-vis, à l'autre bout. Je commençai par faire enfoncer celle-ci; le bois en étoit si pourri, qu'il ne fit point de résistance. Nous entrâmes dans une salle spacieuse, au milieu de laquelle étoit une table de pierre, incrustée de marbre en différens endroits: Il n'y avoit point d'autre siège qu'un mauvais banc, qui tomba en pièces lorsque nous l'eûmes remué. Au fond de la salle étoit une grande armoire, d'un bois fort épais, qui avoit résisté à la pourriture: Nous y trouvâmes plusieurs flacons, deux couteaux, & une petite cuve d'airain. Comme nous n'apercevions rien davantage, je fis remuer l'armoire, par derrière laquelle nous fûmes étonnés de voir une porte de fer, qui étoit croisée d'une barre de même métal, dont les deux bouts entroient dans la muraille. Ce ne fut qu'avec des peines infinies que nous vîmes à bout de l'ouvrir. Nous trouvâmes quatre degrés à descendre: Le premier spectacle qui nous frappa, fut celui de trois statues de grandeur humaine, qui étoient appuyées contre la muraille

raille au bout d'un fallon, qui n'avoit pas plus de dix pieds de longueur. Ces statues étoient si affreuses, & en même tems si naturelles, que je me sentis le cœur glacé de crainte. Mes compagnons me proposèrent de nous retirer, en me disant, qu'il ne falloit pas douter que ce ne fût quelque endroit consacré au Démon, où il s'étoit fait d'abominables cérémonies. Je les rassurai, & nous avançâmes. Je reconnus, que les statues représentoient les trois Furies: Elles avoient toutes trois le pied sur un coffre de fer, dont la figure étoit un quarré long, de la grandeur d'un cercueil ordinaire. J'avoüé que ce ne fut pas sans quelque fraïeur, que je fis ouvrir le coffre; j'y trouvai un poignard tranchant des deux côtés, mais tout couvert de rouille; quelques os d'hommes ou de femmes, & une poussière humide, qui étoit apparemment le reste d'un corps consumé de pourriture. Je pris le poignard. En considérant avec attention ce funeste monument, j'apperçus cette courte Inscription sur le coffre en caractères très-lisibles:

FURORI SACRUM.

Je ne doutai point, que ce ne fût l'effet de quelque vangeance cruelle, inspirée

rée par la haine ou par l'amour outragé. Mon envie étoit de découvrir quelque chose, qui pût me faire connoître à quel tems il falloit rapporter ce triste accident. Je cherchai exactement dans tous les coins du fallon; j'examinai la muraille en faisant approcher tous les flambeaux; & n'ayant rien appercû, je retournai au coffre de fer pour le visiter avec plus de soin. Mais dans le tems que je remuois avec le poignard la cendre humide qui y étoit renfermée, il en sortit une flamme subtile, qui s'attacha à mes cheveux, & qui en brûla dans un instant la plus grande partie. Ce prodige pensa faire mourir de fraïeur mes trois compagnons, & je confesse ici qu'il m'épouvanta moi-même. Nous sortîmes presque en fuïant de cette horrible caverne, & nous regagnâmes le trou, par lequel nous étions descendus.

Nous avons employé tant de tems à cette inutile découverte, qu'il étoit nuit lorsque nous arrivâmes à la maison de Madame de Sanati; elle fut effraïée du récit, que nous lui fîmes de nôtre aventure. Le bruit s'en répandit en peu de jours par tout le Canton; on ajouta mille circonstances terribles à ce que nous avions raconté, de sorte que ce lieu est devenu redoutable, même aux passans. Le trou fut refermé peu de tems après,

* cette

& cette étrange histoire sera long-tems célèbre à Frascati. Cependant je suis persuadé, en y faisant aujourd'hui réflexion, qu'il n'y eut rien que de naturel dans cet événement. J'avois un flambeau à la main en remuant les cendres; l'humidité grasse qu'elles conservoient encore, put s'enflammer aisément; & par la même raison, la flamme dut se communiquer facilement à mes cheveux, qui étoient fort longs, & chargés d'essence. Je les avois laissé croître avec complaisance depuis mon départ d'Amasie: J'eus quelque regret de me voir contraint par cet accident de prendre la perruque.

Madame de Sanati n'épargnoit rien pour éloigner l'ennui de sa maison. Outre les plaisirs domestiques qu'elle faisoit renaitre tous les jours, elle nous procura l'honneur de saluer le Prince Ludovisio, qui avoit une fort belle vigne dans le voisinage. Il nous donna plusieurs fois à dîner chés lui. Les principales Dames de Frascati étoient ordinairement de la fête, & y apportoient tout l'enjouement, qui fait leur caractère. Mais quelque jalouses qu'elles soient de l'avantage de plaire & de paroître belles, elles confessoient que tous leurs charmes devoient céder à ceux de Selima. Nous n'eumes pas le moindre mélange de tristesse dans cet agréable

agréable séjour, excepté peut-être un peu de compassion que nous causa l'alliance la plus mal assortie qui fut jamais. Madame de Sanati fut invitée à la nôce d'une jeune fille de Frascati, qui avoit tout au plus quatorze ou quinze ans. Elle nous engagea à lui tenir compagnie. Nous nous rendîmes avec elle à la maison de la jeune épouse, qui nous parut une des plus aimables personnes du monde; je ne doutois pas, qu'elle n'eût fait choix d'un époux accompli, & j'attendois avec impatience le moment de son arrivée; mais je fus extrêmement surpris de voir un petit bossu de très-mauvaise physionomie, les yeux rouges & enfoncés, l'air pâle & mal-sain, la bouche fenduë jusqu'aux oreilles, & les dents toutes pourries. Je marquai quelque étonnement à Madame de Sanati, qui me répondit, qu'il en étoit de Frascati comme de tous les autres pais du monde, où l'on sacrifie le mérite & la beauté aux richesses. Cet époux malotru possédoit dix ou douze mille livres de rente, & la jeune fille avoit peu de biens. Cette raison avoit fait fermer les yeux à son père, sur la difformité de son gendre. Mais ce qui affligea Selima, fut de voir cette malheureuse petite créature courir avec joie vers son époux, comme si elle eût été

été

été au comble du bonheur. L'enfance la rendoit alors insensible à ce qui n'aura pas manqué de lui causer ensuite bien des larmes.

Nous quittâmes la maison de Madame de Sanati, charmés de ses manières honnêtes, & de sa générosité. Elle nous prêta son carrosse pour retourner à Rome. Selima jouïssoit d'une santé parfaite; je lui proposai de profiter du rétablissement de ses forces & de la belle saison, pour entreprendre le voïage de France. Il nous étoit facile d'y arriver avant l'hyver, soit que nous fissions la route par mer, soit que nous prissions celle de terre, qui est moins dangereuse, mais plus fatigante. Le jour de nôtre départ fut arrêté avant que d'entrer à Rome. Nous trouvâmes en y arrivant le nombre de nos domestiques diminué, par la mort des deux esclaves Turcs, qui me servoient depuis Amasie. Ils avoient été emportés en peu de jours par une fièvre maligne, qui commençoit à régner à Rome. Cette maladie, dont je n'avois pas entendu parler à Frascati, m'allarma beaucoup. J'étois au désespoir d'avoir ainsi précipité Selima au milieu du danger. Il étoit trop tard pour sortir de la ville avant la nuit, mais je résolus de partir le lendemain à la pointe du jour avec ma chère épouse

épouse & ma fille, & de laisser la femme de chambre avec Comtois, pour emballer les meubles les plus nécessaires sur la route. Inutiles précautions ! La colère du Ciel se rioit de mes soins, & creusoit sous mes pas un abîme, où j'étois prêt de tomber pour n'en sortir jamais.

Il est certain, que les hommes aiant reçu de Dieu la vie & tous les autres biens qu'ils possèdent, le même pouvoir, qui les leur a donnés, peut les ravir sans injustice. Le Créateur exerce un empire absolu sur tout ce qui est sorti de ses mains ; s'il nous en accorde un usage passager, c'est en se réservant toujours le droit d'en disposer en maître. Qui peut douter de ces vérités ?

Mais si le murmure & la revolte sont interdits aux créatures ; si elles doivent respecter, même en périssant, la souveraine volonté qui les frappe & qui les détruit ; la douleur & les larmes ne doivent-elles pas du moins leur être permises ? Leur ôtera-t-on jusqu'à cette malheureuse ressource dans leurs maux & dans leurs pertes ? Hélas ! puisque nous sommes sans force & sans résistance contre les malheurs qui nous accablent, qu'on accorde au moins ce triste privilège à nôtre foiblesse, de pouvoir nous affliger

affliger avec liberté. Est-ce trop se flatter, que de se réduire à un si misérable partage ?

Mon Lecteur s'apperçoit affés de ce qu'il doit attendre dans la suite de cette Histoire. Ceux qui n'aiment point que leur tranquillité soit troublée, même par la compassion, ou ceux qui craignent d'être trop attendris par un récit douloureux, doivent interrompre ici leur lecture. Je n'ai plus que des soupirs & des pleurs à leur offrir ; je sens que toutes les plaies de mon cœur vont se rouvrir, & qu'elles sont prêtes à saigner. Quatorze ans tout entiers passés dans la douleur, n'ont pû m'accoutumer à ma perte, qui semble se renouveler tous les jours.

Selima se mit au lit en bonne fanté. Elle y eut à peine été deux heures, que je la sentis toute brûlante. Vous êtes malade, lui dis-je avec inquiétude, vous souffrez quelque douleur. Elle me répondit, qu'elle avoit mal à la tête, & qu'elle étoit alterée, mais que c'étoit une bagatelle, qui ne devoit pas m'allarmer. Je me levai aussi-tôt, & j'envoiai chercher un Médecin, qui lui trouva une fièvre violente. Je me crus perdu, & je commençai dès ce moment à désespérer de sa vie. Un frisson mortel se répandit dans

dans mes veines ; je sentis des mouvemens , qui m'avoient été inconnus jusqu'alors. Cependant dans la crainte , que mon désespoir ne fût apperçû de Selima , je me fis violence pour prendre un visage tranquile. Sa fièvre redoubla au point du jour , avec des douleurs insupportables. Le Médecin , que j'avois prié de ne la point quitter , lui fit prendre de tems en tems quelques liqueurs cordiales , qui ne la soulagèrent point ; la violence de sa fièvre lui causa un transport au cerveau , pendant lequel elle repeta cent fois mon nom , comme si elle eût eu quelque inquiétude pour moi. J'étois plus mort que vif auprès de son lit ; je tenois ses mains brûlantes , & je lui disois quelques paroles , qu'elle n'entendoit qu'à demi. La connoissance lui revint entièrement vers le soir. M. l'Abbé de la Trimouille , qui eut la bonté de se transporter chés moi à la nouvelle de sa maladie , me conseilla de lui faire donner les Sacremens de l'Eglise. Elle les reçut avec des sentimens véritablement chrétiens. Ses douleurs ne firent plus qu'augmenter jusqu'à minuit. Comme j'étois sans-cesse auprès d'elle , & que le Médecin , qui y étoit aussi , me recommandoit un profond silence , je n'avois que mes yeux qui pussent servir d'interprètes

prêtes à ma douleur ; elle tournoit aussi sur moi ses regards tendres & languissans, & quelque-fois elle me serroit la main en m'appellant son cher Salem. Le Médecin que je consultois à tous momens, & qui étoit habile homme, me dit positivement, qu'il ne croioit pas qu'elle pût passer quatre heures du matin. Il ne raisonnoit que trop juste. Mon incomparable épouse expira à l'heure marquée, après m'avoir dit d'une voix foible & mourante : Aimez moi toujours, je meurs en vous aimant.

Pourra-t-on s'imaginer, que je ne sois pas mort moi-même de douleur, ou que je ne me sois percé mille fois le sein de désespoir ? Que me restoit-il à esperer au monde, après avoir perdu Selima ? Pourquoi ne me passai-je pas mon épée au travers du corps ? Pourquoi ne me précipitai-je pas dans le Tibre ? Tant de chemins peuvent conduire à la mort ; ne devois-je pas choisir les plus courts ? Hélas ! Je les tentai tous l'un après l'autre & mon cœur désespéré auroit voulu pouvoir les unir tous ensemble. On crut me rendre un bon office en éloignant de moi tout ce qui pouvoit favoriser le dessein que j'avois pris de mourir, & l'on me veilla pendant quinze jours, comme on auroit fait un furieux ou un insensé. J'étois

J'étois en effet dans un état bien plus triste; car je perdis non-seulement tout amour pour la vie, mais la raison même, & tous les sentimens de Religion. Ni Monsieur le Cardinal de Janson, qui m'envoia visiter plusieurs fois, ni Monsieur l'Abbé de la Trimouille, ne firent par leurs sages conseils aucune impression sur mon esprit. Ils obtinrent de moi à la vérité que je ne mourrois pas, mais je formai le projet d'un genre de vie, qui ne seroit guères different de la mort, & qui selon mes idées ne tarderoit pas long-tems à me l'attirer. J'engageai d'abord le Médecin par l'espoir d'une grosse récompense, à m'apporter dans une boëte d'or, que je fis faire exprès, le cœur de Selima, quoiqu'elle fût déjà inhumée; & de peur qu'il ne lui prit envie de me tromper, je voulus que Comtois, sur qui je me fiois, fût présent, lors qu'il iroit faire la nuit cette entreprise au tombeau. La chose fut exécutée heureusement deux jours après. Fier de la possession d'un si précieux trésor, je ne songeai plus qu'à remplir promptement mon dessein. Je louai une maison assés propre dans un petit village appelé Venisi, qui n'est qu'à une demi-lieuë de Rome, mais entouré de tous côtés d'un bois fort épais, qui en fait une profonde solitude. Je m'y

Tome II. F rendis

rendis avec Comtois, & Agade, femme de chambre de ma chère épouse, qui consentirent à s'attacher à ma fortune. Agade se chargea du soin de ma fille, que je lui fis amener aussi avec sa nourrice. J'emportai à Venise tout ce qui avoit servi à Selima pendant sa vie, ses livres, ses habits & ses autres meubles. Ce triste équipage devoit entrer dans mon projet. Mon premier soin fut de faire couvrir les murs & le pavé de la chambre, que j'avois choisie pour ma demeure, d'un drap noir : Les fenêtres furent bouchées, n'ayant plus envie de revoir la lumière du Soleil, mais de me servir seulement de celle de quelques flambeaux. Je fis suspendre aux murailles les habits de Selima, afin qu'ils pussent frapper continuellement mes yeux. Je posai son cœur sur une table couverte d'un grand tapis noir, au-dessus de laquelle étoit un tableau, qui la représentoit au naturel & dans toute sa beauté. Aux deux côtés de la table étoient des guéridons, qui soutenoient des flambeaux, qui devoient sans cesse éclairer ce triste lieu. Quelques livres, un lit & une robe de couleur noire composoit le reste des meubles. Telle étoit la disposition de cette espèce de tombeau, dans lequel j'avois résolu de m'ensevelir tout vivant. Si les
pleurs

pleurs & les soupirs ne peuvent porter le nom de plaisirs, il est vrai néanmoins, qu'ils ont une douceur infinie pour une personne mortellement affligée. Tous les momens que je donnois à ma douleur m'étoient si chers, que je ne prenois presque aucun sommeil pour les prolonger. Deux mois se passèrent, sans que je pensasse même à me jeter sur mon lit: ma situation ordinaire étoit d'être assis auprès de la table, sur laquelle reposoit mon trésor, de la contempler en soupirant, de lui adresser la parole comme si j'eusse eu Selima devant les yeux, & de lui donner souvent mille baisers en l'arrosant de mes larmes. Je m'imaginóis, que ce cœur autrefois si tendre répondoit encore à mes sentimens, qu'il plaignoit mes peines, & qu'il approuvoit les témoignages de ma fidélité & de mon amour. Quelque-fois je panchois ma tête abbatuë sur la table ou sur le dos de ma chaise, & le sommeil fermoit mes yeux pendant quelques momens; mais mes gemissemens en devenoient plus vifs à mon reveil. Je jettois des cris, & je pouissois des soupirs, qui attiroient Comtois à ma chambre, dans l'appréhension qu'il ne me fût arrivé quelque fâcheux accident. Ce pauvre valet se mettoit à pleurer, en voiant le pitoiable état où

F 2 j'étois

j'étois. Il se retiroit sans parler, lorsqu'il m'avoit trouvé dans ma posture ordinaire. Je mangeois peu, je dormois encore moins; je lisois même très-rarement. Il est incroyable, que j'aie pu passer un an tout entier dans cette manière de vivre; c'est le Ciel sans doute qui prit soin de me conserver la santé du corps, pour m'ouvrir un jour les yeux sur le danger de mon ame; car je perdis toute idée de Religion pendant cette fatale année, ou si je pensai quelquefois à Dieu, ce fut pour l'accuser de rigueur & d'injustice.

Quelque solitaire que soit la situation de Venisi, il étoit impossible qu'étant si proche de Rome le bruit de mon aventure ne s'y répandit pas à la fin. On en apprit toutes les circonstances, & chacun plaignit mon malheur, en même tems qu'on admiroit ma résolution. M. l'Abbé de la Trimouille fut le premier que l'amitié & la compassion amenèrent à Venisi. Quoique j'eusse défendu à mes gens d'ouvrir la porte de ma maison, ils ne crurent point que mes ordres regardassent un homme de cette distinction. Je fus surpris de voir cet illustre Abbé entrer dans ma chambre, sans m'avoir fait avertir de son arrivée. Où suis-je? me dit-il en m'embrassant; dois-je en croire mes yeux, & n'est-ce point une ombre que
je

Je vois sous la figure d'un homme? Plût
 au Ciel, Monsieur, lui répondis-je, que
 je pusse perdre bientôt ce reste de figure
 qui me distingue encore des ombres!
 Je trouverois du moins en mourant un
 repos, que je ne puis plus esperer sur
 la terre. Vous n'y pensez pas, reprit
 l'Abbé de la Trimouille; savez-vous que
 vôtre vie appartient à Dieu, & que vous
 devez travailler à la conserver, tant qu'il
 la juge nécessaire au monde. Moi, re-
 pliquai-je, moi nécessaire au monde!
 Hélas! que fais-je parmi les vivans? Je
 les importune par mes gémissemens; je
 les épouvante par mes cris, vous me pa-
 roissez vous-même effraïé de ma présen-
 ce. Non, je ne saurois trop invoquer
 la mort, puisque la vie m'est insupport-
 able, & qu'elle ne peut plus me rendre
 utile à personne. Mais c'est vous-même,
 repartit-il, qui vous réduisez à cette in-
 utilité: le remède est facile, que ne fai-
 tes-vous un effort, pour vous rendre à
 ce que la Religion & la raison deman-
 dent de vous. Un deuil si long & si ex-
 traordinaire n'honore-t-il pas assés la cen-
 dre de vôtre épouse? Lui rendez-vous
 la vie en vous faisant mourir pour elle?
 Songez que si Dieu permet qu'elle enten-
 de vos pleurs, & qu'elle soit encore sen-
 sible à vôtre amour, il n'est pas croïable,
 F 3 qu'elle

qu'elle prenne plaisir à vous voir passer vos jours dans une tristesse qui vous consume : Si elle ignore ce que vous faites pour elle , vous perdez vos peines , & vous irritez Dieu en vous revoltant contre ses volontés.

Monsieur de la Trimouille me fit quantité d'autres raisonnemens de la même nature , & conclut enfin , qu'il falloit que je retournasse à Rome avec lui. Ma douleur étoit trop ingénieuse & trop opiniâtre , pour céder si facilement. Je combattis toutes ses raisons , & je conclus à mon tour , que des malheurs tels que les miens méritoient des larmes éternelles. Il m'assûra de la continuation de son estime , & me promit de m'honorer souvent de sa visite. Je me vis en peu de tems assiégé par un nombre considerable de personnes de distinction , que la curiosité ou l'amitié attiroient chés moi. Ils emploïèrent les mêmes raisons pour me faire renoncer à un genre de vie si triste. Je leur oppofois les mêmes réponses. Enfin las d'être exposé aux discours de tant de consolateurs importuns , j'avois pris la résolution de chercher un asyle moins connu , lorsqu'un jour on m'annonça la visite d'un Gentilhomme François , qui se disoit de mes parens ; l'aïant fait introduire , je fus frappé effectivement de quel-

ques-

ques. uns de ses traits, mais c'étoit un souvenir si confus, que je ne pus me le remettre. Il sembloit attendre néanmoins que je le reconnusse, & voiant à peu près son dessein, je lui dis, que son visage n'étoit pas étranger pour moi, & qu'il me feroit plaisir de se faire connoître davantage. Il ne me répondit qu'en se jetant à mon cou; & m'ayant tenu quelque tems embrassé sans parler; Ah! mon cher Marquis, s'écria-t-il, ne reconnoissez-vous pas le Chevalier de qui vous a toujours si tendrement aimé? Dans quel état vous revois je? Hélas! qu'ai-je appris? La fortune ne se laissa donc pas de ses injustices? Serez-vous toujours aimable, & toujours malheureux?

J'avouë que mon cœur s'ouvrit pour un moment à la joie, quand j'eus reconnu mon oncle, le Chevalier de On a vû dès le commencement de ces Mémoires, que j'avois eu de l'inclination pour lui dès son enfance. D'un autre côté sa vûë me fit rappeler tout d'un coup le souvenir de mon père. Ces deux idées m'attendrirent: je lui rendis ses caresses; & l'ayant fait asseoir, Vous voiez, lui dis-je, à quel point le Ciel m'a rendu misérable. Je ne parle point des malheurs que vous connoissez, & dont vous avez été témoin, ni de ceux que j'ai

efflués depuis dans tous les endroits, où mon mauvais fort m'a conduit. Celui qui cause aujourd'hui mes gémissens, les réunit tous. Je me consume depuis dix mois dans les pleurs, & je tâche de hâter ma mort, comme l'unique bien, qui me reste à esperer. Mais vous, mon cher Chevalier, par quel hazard vous trouvez-vous dans cette triste maison? Que me direz-vous de mon père, de vous-même, & de toute la famille?

Le Chevalier commença par m'assurer que mon père se portoit bien, & qu'il n'avoit point eu d'autre chagrin que celui, qu'il avoit ressenti en apprenant que j'avois été tué en Servie par les Turcs: il me dit, que Scoti qui m'avoit crû mort avec Monsieur de Mariener & le reste du détachement, avoit rapporté cette fausse nouvelle à son retour d'Allemagne; que pour lui, étant arrivé à Rome depuis quelques jours pour une affaire d'importance, il avoit été informé de mon malheur par le bruit public; que l'opinion de ma mort lui avoit d'abord causé quelque embarras; mais qu'ayant été instruit de tout par Monsieur le Cardinal de Janson, & par Monsieur l'Abbé de la Trimoille, l'assurance que j'étois en vie l'avoit comblé de joie; & qu'il étoit venu aussi-tôt avec un empressement extrême
pour

pour partager avec moi mes douleurs , & pour m'offrir les foulagemens , qu'il croioit y pouvoir apporter. Il me raconta ensuite les changemens qui'étoient arrivés dans la famille ; la mort de la Comtesse sa mère , & celle de son frère aîné , qui n'avoit pas laissé d'enfans ; de sorte qu'il se trouvoit leur unique héritier ; mais qu'ayant été engagé dès sa jeunesse dans l'ordre des Chevaliers de Malthe , il avoit fait des vœux ; & que c'étoit pour s'en faire relever , qu'il avoit entrepris le voiage de Rome. Il me protesta , que je serois le maître de ses biens plus que lui , & qu'il ne les vouloit emploier qu'à me reconduire en France , & à m'y faire oublier mes infortunes passées. Enfin ce généreux Chevalier me donna mille marques de la plus parfaite tendresse & de la plus sincère compassion.

Je lui en donnai aussi de la reconnoissance la plus vive. Je vois bien , lui dis-je , mon cher Chevalier , que le Ciel veut retarder ma mort , puisqu'il rend aujourd'hui mon cœur capable d'un sentiment de joie. Ce que vous m'apprenez de vous-même me touche beaucoup ; ce que vous m'avez dit de mon père me fait naître une forte envie de le revoir. Je consens à retourner en France. Pour la promesse que vous me faites de m'y rendre

heureux, elle est bien une preuve de vôtre générosité; mais elle ne sauroit flatter mon espérance. Ma destinée est de ne l'être en aucun lieu; & sans prévoir de nouveaux malheurs, j'ai assez de mortels sentimens, qui m'occupent pour être toute ma vie le plus infortuné de tous les hommes. Voëz-vous cette boëte; continuai-je en lui montrant le cœur de Selima. Voilà le tombeau de mes plaisirs, & la source éternelle de mes peines. Il n'y aura de moment heureux pour moi, que celui de la mort, où mon cœur se rejoindra à celui de ma chère épouse, qui est ici renfermé. Le Chevalier prit la boëte entre ses mains, & la baïsa respectueusement. Je lui fis voir le portrait de celle à qui ce précieux reste avoit appartenu. Il en fut charmé comme de la plus belle chose qu'il eût jamais vüe. Il le fut bien davantage du récit que je lui fis de ses admirables qualités, & de la tendresse infinie qu'elle avoit pour moi: chaque parole me coûtoit quelques larmes, ou un soupir.

Après avoir passé quelques heures dans un entretien si doux, le Chevalier me prie d'accorder la permission d'entrer dans ma chambre à Scoti, qui mouroit dehors de l'impatience de me voir. Quoi!
lui

Tui dis-je, Scoti est avec vous? Qu'il entre; je le veux voir promptement. Ce fidèle valet se jeta à mes pieds en entrant; il les mouilla de ses pleurs & me dit mille choses, telles que l'excès de joie les lui inspiroit. Je lui fis raconter la manière, dont il étoit revenu en France après m'avoir crû mort. Il se tira bien de ce récit; & il nous exprima d'un air fort touchant la douleur que ma perte lui avoit causée. Lorsqu'il eut fini, il se tourna vers le Chevalier, & nous surprit par ce compliment qu'il lui adressa: Monsieur, lui dit-il, vous avez bien voulu me recevoir à mon retour pour votre valet de chambre, & c'étoit la plus heureuse condition que je pusse espérer, après avoir perdu mon cher Maître: mais aujourd'hui que j'ai le bonheur de le retrouver, permettez, s'il vous plaît, que je vous quitte pour employer le reste de ma vie à son service. Le Chevalier prévint ma prière, en assurant Scoti qu'il y consentoit de tout son cœur, & qu'il trouvoit sa demande fort juste. Ainsi ce pauvre garçon reprit auprès de moi la place qu'il avoit occupée si long tems.

J'offris au Chevalier d'écrire en sa faveur à Monsieur le Cardinal de Janfon, & à d'autres personnes, dont j'avois l'honneur d'être connu particulièrement, &

qui pouvoient avancer ses affaires. Son mérite joint à mes recommandations les fit réussir plutôt qu'il ne l'espéroit. Je ne quittai point ma maison de Venise jusqu'au tems de nôtre départ. Mais quoique je ne changeasse rien à la vie que j'y avois menée, je me rendis un peu plus facile à recevoir les visites de diverses personnes, qui me faisoient cet honneur. La conversation rouloit toujours sur le mérite de Selima, sur la constance de mon amour, & sur l'excès de ma tristesse. Un Ecclésiastique d'un rang distingué me raconta un jour cette histoire, à cause du rapport qu'elle avoit avec la mienne.

Sixte V. aiant été élevé à la première dignité de l'Eglise, travailla comme les autres Papes à l'agrandissement de sa famille. Parmi ses parens il y en avoit un qui s'appelloit du même nom que lui, c'est à-dire, Perretti, & dont l'esprit promettoit beaucoup : quoi qu'il n'eût point eu d'autre éducation que celle qu'on donne à un pauvre enfant de village. Ce jeune homme étant venu à Rome fut présenté au Pape, qui lui proposa d'entrer dans l'état Ecclésiastique. Il fut obligé de prendre ce parti par timidité, malgré ses inclinations, qui y étoient fort opposées. Il fit en peu de tems ses études

des avec tant de distinction, qu'il devint cher à Sixte V. Tout le monde s'attendoit à le voir monter aux premiers Emplois, & le Pape lui ordonna de prendre les Ordres sacrés dans cette vûë. Mais Perretti, que la qualité de parent du Pape, & le commerce du monde avoit déjà formé, se sentit assés de hardiesse pour ne plus déguiser sa répugnance. Sixte V. surpris en voulut favoir la raison. Perretti prit ce moment pour se jeter à ses pieds & pour lui ouvrir son cœur. Dans le tems qu'il n'étoit encore qu'un pauvre païsan, il avoit eu des yeux pour reconnoître la beauté de la fille du Seigneur de sa Paroisse, qui se nommoit le Signor Monetto, & l'amour s'étoit glissé dans son cœur. La fortune n'avoit point changé ses sentimens. Il confessa au Pape, que s'il avoit assés de bonté pour vouloir le rendre heureux, il falloit lui permettre d'épouser sa maitresse. Après avoir balancé un moment, Sixte V. y consentit. Perretti part avec cette heureuse permission, demande sa fille au Signor Monetto, qui se crut trop honoré de devenir allié du Pape, & revint à Rome après son mariage pour présenter son épouse au Chef de l'Eglise. Elle parut aimable aux yeux de toute la Cour Romaine. Perretti

jouïffoit de son bonheur en attendant les bienfaits de son parent, qui ne pouvoient lui manquer, lors qu'une mort imprévüe lui enleva sa chère épouse dans la première année de leur mariage. Ce coup abbattit sa constance. Il résolut de se dérober au monde pour se livrer tout entier à sa douleur. Par le credit qu'il avoit en qualité de parent du Pape, il obtint secrètement qu'on le laissât descendre dans le caveau, où son épouse avoit été renfermée; il y prit des provisions pour long-tems, & de quoi s'éclairer dans l'obscurité. Là seul, & uniquement occupé de sa perte, il passa deux mois, sans que personne pût savoir ce qu'il étoit devenu. Enfin le Sacristain de l'Eglise où étoit le caveau, qui avoit seul le secret de Perretti, crut s'ouvrir un chemin aux honneurs, en découvrant au Pape cette lugubre histoire. Perretti fut ramené au jour malgré lui; & dégoûté du mariage par un si malheureux succès, il embrassa l'état Ecclésiastique, & posséda ensuite une des plus éclatantes dignités de l'Eglise.

Monsieur Sachetti, qui me rapporta cette histoire, en prit occasion de m'exciter à prendre le parti de l'Eglise, pour me remettre, disoit-il, de mes longues agitations par une vie douce & tranquille.

Je

Je n'étois point en état de goûter ce conseil. Je demeurai dans la résolution de retourner en France. Nous partîmes de Rome, après que j'eus rendu les civilités, que je devois à mes amis, & nous arrivâmes heureusement à Marseille sur une Galère du Pape, qui portoit Monsieur le Nonce. Nous prîmes aussitôt le chemin de nôtre Province. J'eus la douce consolation de retrouver mon père, & de décharger ma douleur dans son sein. La satisfaction, que j'avois à le voir souvent & à l'entretenir, me fit céder aux instances du Chevalier, qui me pressoit fortement de choisir ma demeure dans son Château. J'y passai pendant quelques années une vie solitaire, & pleine de langueur, insensible aux divertissemens que cet oncle aimable tâchoit de me procurer, & toujours possédé d'une sombre & profonde tristesse. Je m'engageai à se marier presque malgré lui : son dessein étoit de partager ses biens avec moi pendant sa vie, & de faire ma fille en mourant son héritière universelle. Je m'opposai à cette généreuse inclination. Il faut, lui dis-je, que nôtre maison subsiste, & que vous laissiez un successeur; peut-être consentirois-je à vôtre envie, si ma fille étoit d'un autre sexe; mais je serai trop content, si vous
voulez

voulez bien me promettre de prendre soin d'elle, au cas que ma mort arrive avant son établissement.

La petite Julie croissoit à vûë d'œil. Je lui avois donné ce nom en mémoire de ma chère sœur. Elle représentoit si parfaitement sa mère, qu'il auroit été difficile de s'y méprendre, quand on avoit vû le portrait de Selima, que j'avois apporté d'Italie. Dès l'âge de cinq ou six ans, Julie paroissoit sentir mes peines. Elle pleuroit quelquefois, en voïant mes tristes regards s'attacher sur elle, & la considérer long-tems d'un air attendri. Elle s'efforçoit de me consoler par ses petites caresses. Je lui montrois le portrait de Selima, & je l'accoûtois à regretter une mère, dont elle auroit fait les délices. Comme Agade n'avoit pas les manières assés Françoises pour l'élever aussi bien que je le souhaitois, je la mis pour quelques années dans un Couvent célèbre de Religieuses, où l'on recevoit de jeunes personnes de qualité, pour leur donner de l'éducation. Agade voulut la suivre; ce que j'eus quelque peine à obtenir de la Supérieure du Couvent.

Peu de tems après, je perdis mon père: il mourut de la mort des Saints, après avoir vécu comme eux. J'étois au-
près

près de lui lors qu'il rendit le dernier soupir. Je lui demandai en grace de m'obtenir de Dieu celle de le suivre bientôt. Il me le promit d'un visage riant, & qui ne se sentoît point des horreurs de la mort. Si cette perte me fit verser des larmes, ce n'étoit point de ces larmes amères, que la douleur arrache. Je trouvois au contraire de la douceur à penser, que la vie sainte de mon cher père alloit être couronnée. Je considérois son bonheur avec des yeux d'envie. Il est au port, disois-je; Hélas! le rejoindrai-je bientôt? Je l'ai toujours invoqué depuis dans mes prières.

Mes occupations ont été si simples dans la suite de ma vie, qu'elles ne méritoient point un détail, qui n'auroit rien d'intéressant. Le Chevalier qui porte à présent le nom de Comte de . . . n'a rien relâché jusqu'aujourd'hui de sa généreuse amitié. Il m'a pressé même fort long-tems de penser à un second mariage; & les instances, qu'il m'a faites sur cet article, sont l'unique chagrin qu'il m'ait jamais causé. Lorsque ma fille eut atteint l'âge de quinze ans, il fut le premier à me faire songer à son établissement. Je trouvai, qu'en effet il étoit tems de la retirer du lieu solitaire où elle étoit. Je me rendis moi-même au Cou-

vent,

vent, dans le dessein de l'en faire sortir, & de l'amener au Château du Comte. On ne peut être plus surpris que je le fus de la réponse qu'elle fit à cette proposition. Mon cher papa, me dit-elle, je vous conjure de me laisser toute ma vie dans cette sainte retraite. Je sens que la volonté divine m'appelle à l'état religieux; je n'attendois que le bonheur de vous voir, pour vous demander votre consentement; j'ose espérer que vous ne me le refuserez pas.

Je fus quelque tems incertain sur la manière dont je devois lui répondre. Enfin je l'assurai, que je l'aimois trop pour vouloir gêner ses inclinations, & qu'elle me verroit consentir à tout ce qui pourroit la rendre heureuse. Mais, ajoutai-je, songez-vous bien, ma fille, au chagrin que votre résolution va me causer? Quoi! vous voulez abandonner votre père, qui vous regardoit comme son espérance & sa consolation, & qui se promettoit de passer le reste de ses jours avec vous? Prenez du moins du tems pour y faire une sérieuse attention. Je veux absolument, que vous sortiez aujourd'hui de cette maison, pour venir demeurer quelque tems avec moi. Vous serez libre d'y retourner, si vous persistez dans vos sentimens. Je la ramenai ainsi au château.

château. Le Comte, à qui j'appris son dessein, emploïa toute son adresse pour lui ôter cette idée mal-entenduë de dévotion. Elle l'écoutoit avec douceur, elle badinoit même agréablement avec lui ; mais son esprit demeuroit inflexible, & rien ne paroïsoit capable de la faire changer. Sa beauté lui attira la visite & les hommages de toute la jeune Noblesse du Canton. Elle faisoit semblant de ne point s'appercevoir de l'empressement qu'on marquoit pour elle. Les soupirs de ses amans la faisoient rire, & elle nous divertissoit par le récit de leurs expressions tendres, qu'elle traitoit de ridicules. Le Comte se desespéroit de voir que rien ne pouvoit vaincre ce petit cœur. Un jour en retournant d'une visite, qu'il avoit renduë à un Gentilhomme de ses voisins, il me dit en riant, qu'il avoit trouvé de quoi rabattre la fierté de Julie, & qu'on lui ameneroit le lendemain l'amour même pour triompher d'elle. Il parloit d'un jeune Gentilhomme, qui étoit arrivé nouvellement de Paris, & qu'il avoit invité à le venir voir. Il est vrai, que je le trouvai d'une figure charmante en le voïant entrer au château avec quelques autres Cavaliers. Je ne doutai point que ma fille, qui ne pouvoit avoir le cœur si dur, qu'elle le faisoit

foit paroître, étant née d'un père & d'une mère si tendres, ne fût touchée de l'amour de cet aimable jeune homme, s'il arrivoit qu'il en prit pour elle. Le Comte ne tarda point à leur procurer l'occasion de se connoître : leurs regards se rencontrèrent bientôt ; ces deux cœurs étoient faits pour s'aimer. J'avois les yeux attentifs sur ma fille. Elle s'aperçut, que je l'avois surprise dans le moment, qu'elle jettoit un coup d'œil sur le jeune Marquis. Elle en rougit, & elle affecta de ne plus le regarder.

Je lui dis le soir un peu malicieusement, que j'aurois souhaité, que Monsieur le Marquis de . . . qui me paroïssoit lui vouloir du bien, eût pû lui plaire ; qu'il me plaisoit beaucoup à moi-même, & que j'en aurois fait volontiers son époux. Elle me répondit avec un dédain de commande, qui étoit démenti par sa douceur naturelle, que je savois de quel époux elle avoit fait choix, & qu'elle n'attendoit que mes ordres, pour aller prendre les seules chaînes qu'elle vouloit porter. Eh ! ma chère fille, interrompis-je en l'embrassant, pourquoi me fais-tu mystère de ce qui se passe dans ton cœur ? Pourquoi te contraindre avec un père qui t'aime, & qui ne souhaite que ta félicité ? Tu me déguises en
vain

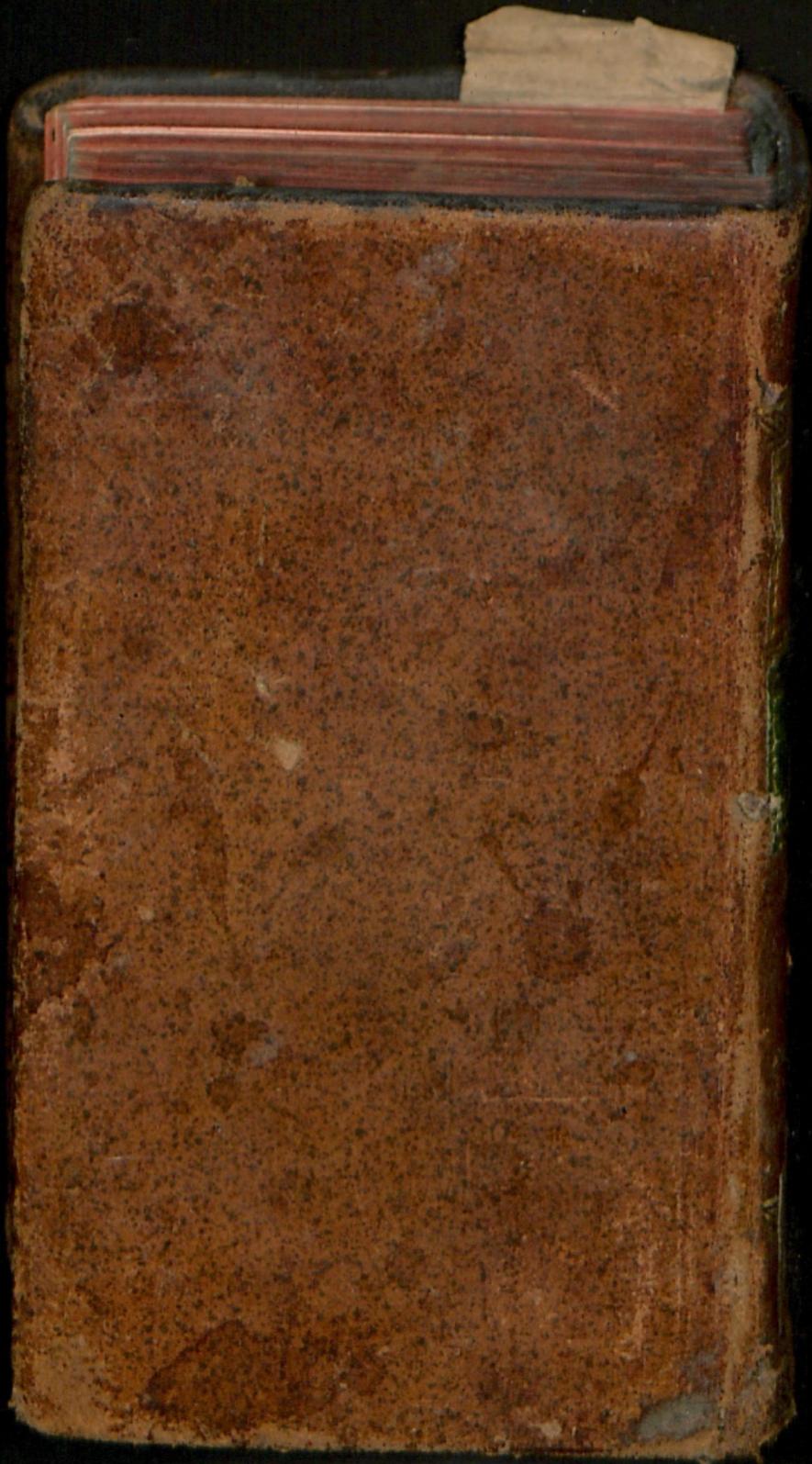
vain tes sentimens , je les ai pénétrés ; le Marquis t'est plus cher que tu ne veux l'avouer , plus cher que tu ne penses peut - être toi - même. Sa rougeur & son trouble achevèrent de me persuader qu'elle aimoit. Le jeune Marquis, qui en étoit devenu amoureux jusqu'à l'excès, & qui ne croïoit plus pouvoir vivre sans la voir, me pria d'approuver sa passion, & de lui permettre quelque espérance. Il ne laissa plus passer de jours sans venir au château. Le mariage se fit enfin avec une égale satisfaction des deux amans, & l'applaudissement général de toute la Noblesse du païs. Je donnai à ma fille tout l'argent, qui me restoit, avec les pierreries & les bijoux de mon épouse ; ce qui montoit du moins à la somme de deux cens mille francs. Le Comte, dont la générosité n'avoit pas de bornes, lui fit présent en pur don d'une de ses plus belles terres.

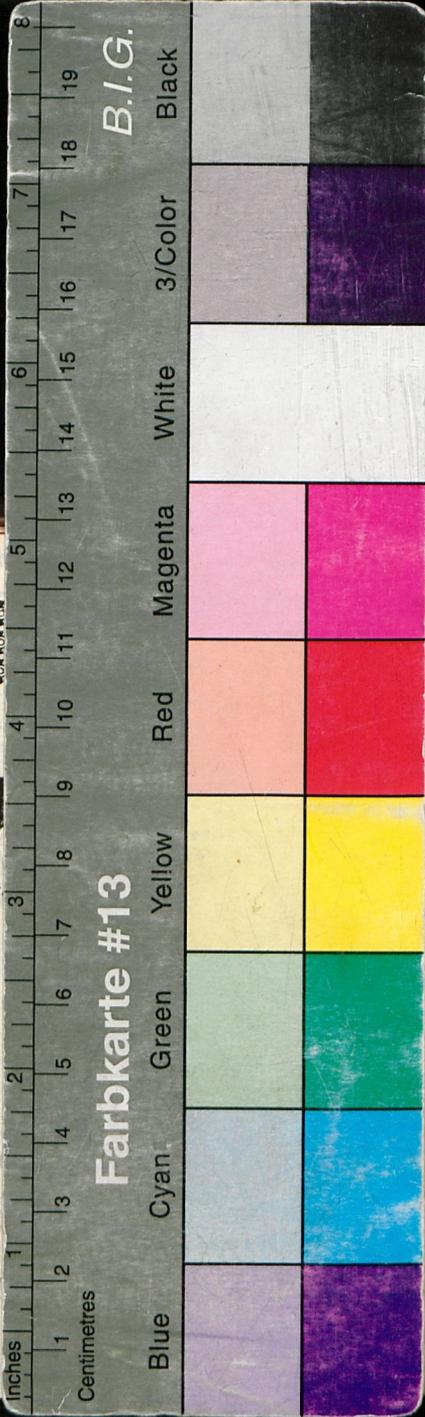
N'ayant plus rien à prétendre ni à désirer au monde, je me déterminai à le quitter entièrement, pour achever ma triste vie dans la retraite. Les Pères . . . à qui je m'adressai, consentirent à me recevoir dans une de leurs Abbayes, où la libéralité du Comte fournit à mon entretien par une honnête pension. J'y attens tous les jours le bienheureux moment,

ment, qui me réunira avec tout ce que la cruelle mort m'a ravi; & je n'en fors que deux fois chaque année, pour aller voir mon cher Comte, & ma chère fille, dans leurs terres.

Fin du Second Tome.







Farbkarte #13

B.I.G.

MEMOIRES
DU
MARQUIS DE ***
TOME II.

